

LA REVUE

JANVIER 1963 20c

POPULAIRE

DE LA CANADIENNE

PER
R-334
LON

LA SPÉCIALISATION
EN COUTURE

LES JEUNES
DÉLINQUENTS

LES FOURRURES
INDISPENSABLES
POUR 1963



Oui ou non...qui sait?*



Sa teinte est si naturelle que seul son coiffeur le sait!

Joyeuse comme un pinson—elle sait profiter pleinement de la vie en restant jeune d'esprit et d'apparence. Voyez sa ravissante chevelure, rien ne lui fait perdre sa chatoyante beauté—aussi naturelle à la douce lueur des bougies que sous les reflets impitoyables de la neige. C'est là l'immense avantage des teintes Miss Clairol, elles sont d'une discrétion absolue *quelle que soit* la lumière.

Les coiffeurs du monde entier préfèrent Miss Clairol à tout autre colorant. Ils savent que l'action *exactement prédéterminée* donne *automatiquement* la nuance voulue et que Miss Clairol masque vraiment le gris. Mais ils apprécient surtout l'effet régénérateur qui rend les cheveux souples, soyeux et dociles. Essayez donc Miss Clairol, vous en serez émerveillée. En formule crème ou ordinaire.



MISS CLAIROL † HAIR COLOR BATH*

UNE TEINTE D'APPARENCE NATURELLE • PLUS DE FEMMES SE SERVENT DE MISS CLAIROL QUE DE TOUS LES AUTRES COLORANTS RÉUNIS
*OUI OU NON... QUI SAIT! et HAIR COLOR BATH sont des Marques de Commerce de Clairol Inc. of Canada, Knowlton, P.Q. Tous droits réservés. †Marque Enregistrée

LA
T
P
19
ed
P
se
de
de
C
ép
3
12
13
21
34
35
6
14
22
25
4
17
24
27
34
Réda
Réda
Relat
Direc
Adjo
Photo
COL
Emili
Josett
Marc
LES
ABC
WILKIE
Adm. P
Relatio
la Pub
POPUL
2 ans,
Monfr
Vermor
numéro
Revue

Parmi les fourrures indispensables pour 1963, la « petite » fourrure de la page-couverture occupe une place de choix. Portant le nom nostalgique d'Anjou, elle se compose de vison blanc éclatant, bordé de vison noir Black Diamond, spécialité de Shuchat.

Cette écharpe est prête à réchauffer les épaules d'une élégante pour un grand soir.



EDITORIAL

3 La richesse du présent

Anita FONTAINE

CHRONIQUES

12 Passeport universel

13 Propos d'un jour

Françoise GAUDET-SMET

21 Deux médecins — un remède

34 Votre parole vaut la nôtre

35 La sécurité chez les enfants

REPORTAGES

6 Les mal-aimés

Lorraine DUGUAY

14 Une école de spécialisation en couture

Françoise GAUDET-SMET

22 Le réfrigérateur : serviteur précieux

Germaine GLOUTNEZ

25 Rendez-vous avec Michelle

Michelle TISSEYRE

REPORTAGES PHOTOGRAPHIQUES

4 Belle table

17 Les fourrures indispensables pour 1963

24 Des fruits pour tous les goûts

ROMAN

27 La belle dans le jardin

Lise BLANCHET

DIVERTISSEMENT

34 Mots croisés

Hector RIOPEL

Rédactrice en Chef

Anita FONTAINE

Rédaction

Relations extérieures

Françoise GAUDET-SMET

Directeur artistique

Gilles MORIN

Adjointe au directeur artistique

Liliane CROENNE

Photographe

Denis VINCENT

COLLABORATEURS :

Emilia B.-ALLAIRE — Rosalba CHARRERE — Lorraine DUGUAY
 Josette GHEDIN — Germaine GLOUTNEZ — Stéphanie PAQUET
 Marcel SEGUIN — Marie-Noëlle STIEN — Michelle TISSEYRE

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE



Membres de l'A.B.C. et de l'Association des éditeurs de Magazines du Canada, LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE, 975-985, rue De Bullion, Montréal 18, P. Q. (Canada). Téléphone : UN 1-5757*. G. POIRIER SR, président du Conseil; G. POIRIER, JR, B.Com, président; W. M. WILKINS WLEKLINSKI, L.L.M., M.Ec.Sc., vice-président; MARCEL M. THERRIEN, Adm.P., L.Sc.S., trésorier; CHARLES SAURIOL, Vice-Président en charge des Relations Extérieures et de la vente publicitaire; GILLES LEGAULT, Chef de la Publicité; ODILON RIENDEAU, chef du tirage. Abonnement à LA REVUE POPULAIRE (Canada): 1 an, \$1.50; 2 ans, \$2.50; (Etats-Unis): 1 an, \$2.00; 2 ans, \$3.50; (au numéro: 20 cents). Published monthly at 975 De Bullion St., Montreal, P.Q. 56th year, No 1. Second class postage paid at Saint Albans, Vermont. « Le Ministère des Postes à Ottawa a autorisé l'affranchissement en numéraire et l'envoi comme objet de la deuxième classe de la présente publication. »



EDITORIAL

Anita Fontaine

LA RICHESSE DU PRESENT !

Une année n'est pas aussitôt finie qu'une autre est déjà là pour la remplacer. Ainsi va la vie : le roi est mort ! Vive le roi !

Le passage d'une année à l'autre amène traditionnellement à faire le bilan et à prendre des résolutions.

Dans notre vie au rythme bousculant, bien peu de gens ont, ou prennent, le temps d'examiner l'année écoulée pour en tirer une leçon pour l'année nouvelle. C'est ainsi qu'on va dans la vie en répétant les mêmes erreurs plus ou moins longtemps, sans jamais apprendre !

Pourtant, en dépit du tempo effréné qui nous pousse incessamment sans nous laisser, apparemment, le temps d'approfondir les occupations en cours, ils sont légion ceux qui regardent trop en arrière, et deviennent, comme la femme de Loth, des statues de sel !

Quoi de plus paralysant que de toujours entretenir des regrets pour le passé, tant au sujet des bons moments enfuis, que des bons moments ratés ! C'est une recette infallible pour gâter le présent !

Un autre bon moyen, c'est de redouter l'avenir. Ça doit être une des pires injures à faire à la Providence, que de s'inquiéter dans la crainte d'être privé du nécessaire et de souffrir de tout et de rien !

Et pendant que les regrets et les inquiétudes infligent des tortures indicibles, le présent, le seul moment qui nous appartienne vraiment (car le passé ne reviendra jamais, et nous ne savons même pas si nous verrons l'avenir), le présent est souvent gâché irrémédiablement !

Le temps nous donne une belle leçon ! Il a appris, lui, à laisser passer le temps, à prendre son temps, et à laisser le temps faire son oeuvre. Il ne s'en fait pas, lui ! Il prend un moment à la fois, et ça lui suffit ! Il va son chemin paisiblement. Il n'accélère pas son rythme et il ne suspend pas son vol, ni pour plaire aux amoureux heureux, ni pour calmer les tourmentés qui appréhendent l'avenir.

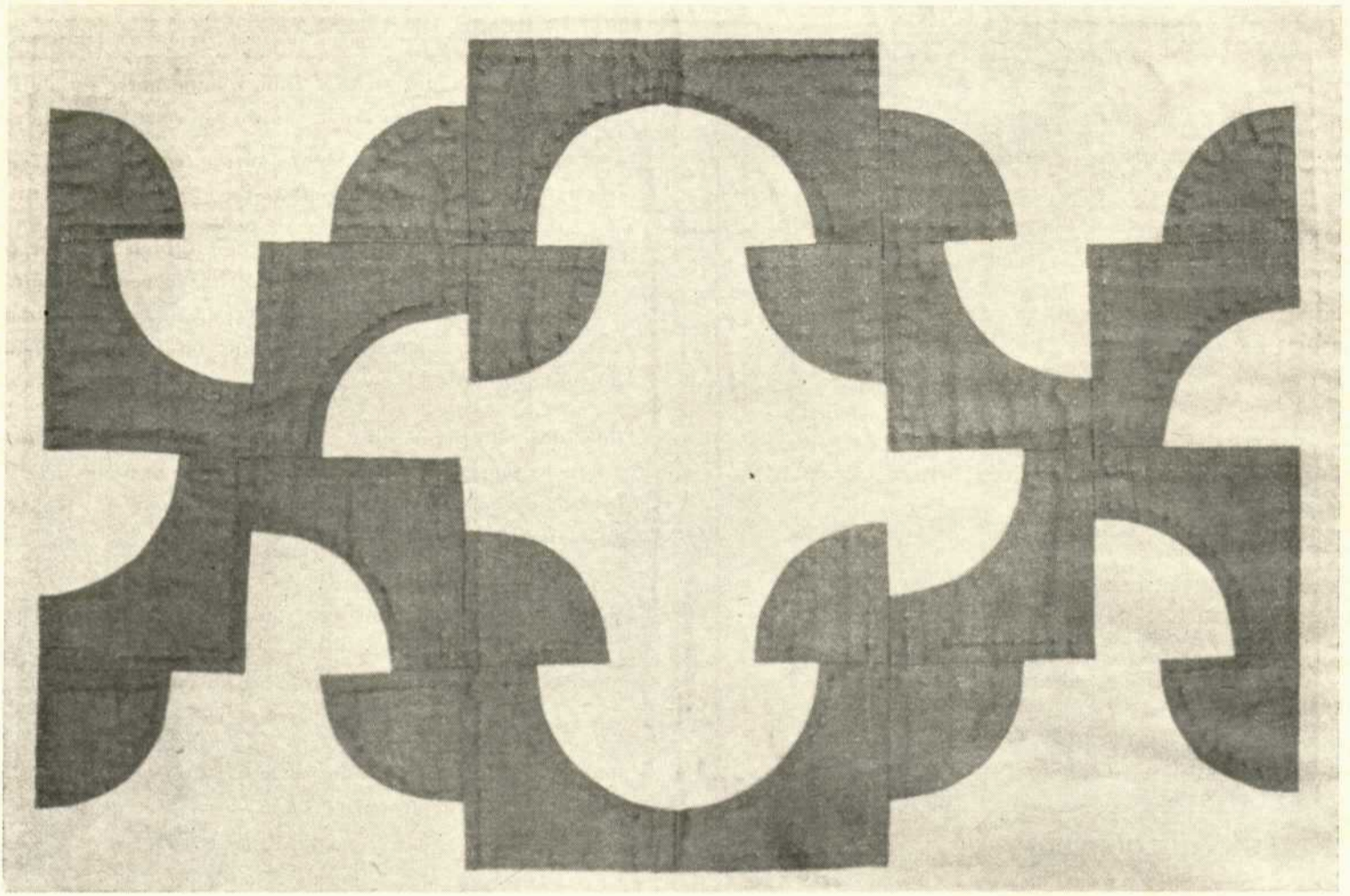
On pourrait peut-être suivre son exemple et connaître sa belle sérénité !

Depuis quelques années, nous avons encombré notre vocabulaire et nos pensées, de guerre, bombes nucléaires, angoisse, complexes, déséquilibre, délinquance ; nous n'entendons presque plus les mots sobres et forts : foi, espérance, amour ! Quant à ce qu'ils représentent, ça paraît vieux jeu, dépassé, démodé !

Pourtant, si après avoir vécu l'hystérie collective, nous essayons tous ensemble de vivre l'espérance collective, qu'en dites-vous ?

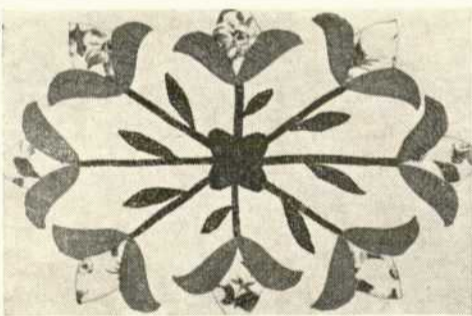
Voici une excellente occasion de mettre ce jeu en pratique : au lieu de nous contenter de nous souhaiter une bonne année, espérons-la bonne !

belle table

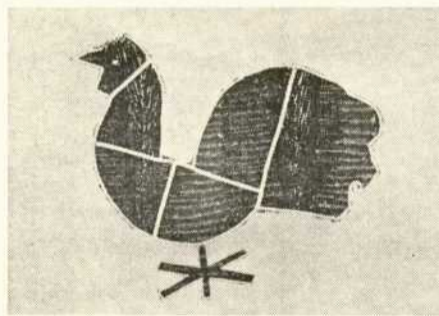


Technique ancienne et classique de la courtépointe, variée selon les tissus employés. Et voici sur nos tables, un

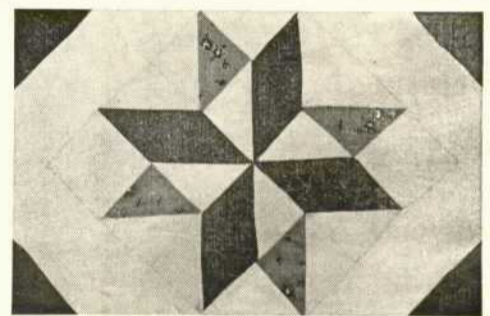
décor bien à nous : l'ancien pour le nouveau. (Création Mme SAUL BERGERON, Aston Jonction, Qué.).



L'appliqué est de bonne tradition. Ce bouquet a belle apparence. Peut aussi bien composer une pièce murale fort décorative qu'un napperon de table ou décoration de fauteuil. (Création Mme BLANCHARD LOISELLE, St-Marc (Verchères).



Les points modernes des machines à coudre festonnent et fixent en appliqués la plus simple retaille qu'un crayon habile a su dessiner et donner bonne allure. (Création Mme JEANNE BLOUIN, Trois-Rivières).



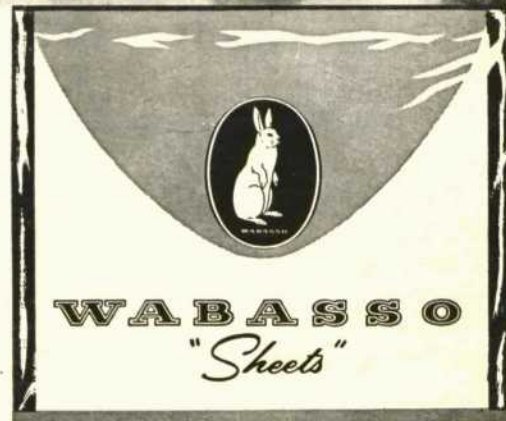
L'étoile à huit pointes, dont on dit qu'elle chante les béatitudes de la vie domestique, prendra beau visage sous l'assiette. (Création Mme OSIAS CHASSE, Matane).

Bonne nuit, bon repos...



dans des
DRAPS WABASSO !

THE WABASSO COTTON COMPANY LIMITED, TROIS-RIVIÈRES, QUEBEC



LES MAL-AIMES

« Maintenant, on a enlevé aux enfants leur exutoire naturel, qui est la fameuse révolte contre les parents. Le résultat, c'est qu'ils se révoltent contre la société et la vie, ce qui les rend incommensurablement plus malheureux. »

(Jean Dutour)

« Je sors de Boscoville et je cherche du travail. » Boscoville ou Mont St-Antoine ou encore Notre-Dame de Laval, centres de rééducation pour jeunes délinquants. Qui n'a pas rencontré sur son chemin un de ces jeunes qui ont commis un délit ? Qui ne s'est pas intéressé à leur histoire ? Vous êtes-vous demandé pourquoi ils ont passé par ces écoles ? Vous êtes-vous inquiété de la route qu'ils ont suivie, de l'attention qu'ils ont reçue ? Qui sont-ils ces jeunes ? Doit-on leur faire confiance ? Avons-nous des devoirs envers eux ? Ces questions, je les ai posées à plusieurs personnes et voici leurs réponses.

Lorsqu'un jeune est arrêté, c'est à l'escouade d'Aide à la Jeunesse qu'il sera conduit pour faire sa première déclaration à la police. C'est là que je rencontre le capitaine Russell Trépanier. Il accuse d'abord les parents, puis la société. « Les parents », dit-il, « ont peur de leurs enfants, parce qu'ils ont peur de prendre leurs responsabilités. » Et la société, quelle est

sa culpabilité ? Sans mot dire, le capitaine se lève, ouvre un tiroir et me fait voir des magazines. Il y en a des centaines. Je rougis en regardant les pages ! Des photos pornographiques du plus mauvais goût, et des histoires scabreuses. D'autres revues, qui traitent de la sexualité, ne donnent pas à la femme le plus beau rôle ; là, elle est vraiment notre mère Ève qui tend la pomme de toutes les jouissances. Ces magazines arrivent des États-Unis, dans une proportion de 98%. « On fait son possible pour les retirer du marché », dit le capitaine, « mais comme il n'y a pas de sanction contre le marchand autre que la saisie, le travail est toujours à recommencer. Dans certains endroits, on vend à \$1.50 des magazines de .35 cents. »

Les distributeurs forcent-ils les marchands à accepter la vente de ces revues ? « Nous n'avons pas de preuve. » Voilà un exemple où la société devient responsable, dans quelle mesure ? Personne ne peut le dire !

CHEZ LE GREFFIER

C'est à la Cour du Bien-Etre social que l'enfant sera conduit après que la police l'aura appréhendé. C'était la première fois que j'entrerais dans cette grande bâtisse de la rue St-Denis. Dans le hall, des parents attendaient. J'aurais voulu les questionner ; j'en fus incapable, car sur leur visage il y avait une douleur qu'on ne dérange pas. J'allais donc frapper à la porte du greffier.

Maître Rolland Beauchemin me donne quelques détails sur la loi des jeunes délinquants. « C'est une loi fédérale, ayant autorité dans les dix provinces du Canada. L'application en est confiée aux provinces, et, dans le Québec, aux districts judiciaires possédant une Cour de Bien-Etre social, à savoir : Montréal, Québec, Trois-Rivières, Sherbrooke, Saint-Jérôme, Hull, Verdun et Chicoutimi. Bien que cette loi fédérale ne s'applique qu'aux mineurs de sept à moins de seize ans, il est à noter que, dans la



LES MAL-AIMÉS

province de Québec, une disposition spéciale l'a étendue aux moins de dix-huit ans (garçons et filles). Là où il n'y a pas de Cour de Bien-Etre social, les enfants délinquants, et moralement exposés, sont traduits devant un magistrat de district. Celui-ci, n'ayant aucun pouvoir pour appliquer la loi des jeunes délinquants, les juge selon le code criminel (donc comme des adultes) ou encore établit qu'ils doivent être protégés en vertu de la loi de la protection de la jeunesse. »

Monsieur Beauchemin me donne des statistiques et me dit que la délinquance est un sujet à la mode. Il trouve qu'on en parle beaucoup. Je fais la remarque qu'il y a une augmentation de 14,5% en 1961 sur l'année 1960.

Il ajoute que le pourcentage augmente naturellement avec la population.

CHEZ LE JUGE

Songeuse, je vais frapper au bureau du juge

Ephrem Filion. Assise face au juge, j'essaie de me mettre à la place d'un jeune délinquant. A cet âge, que peut-on ressentir devant ce monsieur digne qui désire vous aider, mais qui représente tout de même l'autorité. « Chaque enfant a une réaction propre », m'explique le juge Filion. « L'enfant de la rue est craintif. Lorsqu'on lui lit la plainte, il ne comprend rien. C'est pourquoi il devrait y avoir un avocat attaché à la cour pour le défendre et lui expliquer ce qui se passe. » C'est alors que le travail du magistrat est très délicat. Il s'adresse à un enfant, à un être très émotif ; plus il aura d'ascendant sur l'enfant, plus son action sera efficace. L'enfant traduit en justice sera respecté, mais si le respect du jeune délinquant exige la vérité, il exige que l'on ne maltraite pas sa sensibilité.

La justice doit prendre en considération, non seulement l'infraction commise, mais la personnalité de son jeune auteur. « Quand un enfant a volé une bicyclette, ce qui importe à la société,



ce n'est pas le sort de la bicyclette, c'est le sort de l'enfant », écrit le juge Lindsey.

Il n'y a pas de préparation spéciale pour être nommé juge des enfants. Avant de donner son jugement, le juge s'entoure des avis techniques

du médecin spécialisé en psychiatrie infantile, du psychologue, du travailleur social. Voilà un progrès qui témoigne du souci du magistrat d'être mieux éclairé pour mieux juger, et de sa conviction qu'il est préférable d'appliquer à un enfant délinquant des mesures propres à favoriser à la fois sa réinsertion sociale et son épanouissement plutôt que de prononcer une simple sanction se proposant seulement de le punir.

Il n'y a pas assez de place dans nos institutions ! Que fait le magistrat lorsqu'il ne peut placer un enfant ? « On le retourne à la rue », me répond monsieur Filion, d'un air désolé. Un enfant qui pourrait être récupérable n'aura pas eu de chance, faute de place. Le recueillera-t-on lorsqu'il aura l'âge d'entrer à Bordeaux ! Sa jeunesse ne sera plus là pour l'excuser. Ce sera la prison et, le plus terrible de tout..., le dossier judiciaire : une carte de visite qui vous suit jusqu'à la mort !

CHEZ LE PSYCHIATRE

Je quitte la magistrature et la police pour venir rencontrer le psychiatre, la psychologue et des travailleurs sociaux. Pour eux, qu'est-ce qu'un délinquant ? Le docteur Charles-Eugène Marin, psychiatre, déclare : « Un délinquant, c'est un enfant qui a subi un trouble émotionnel quelconque. »

Nous voilà au cœur du problème. Ce problème intéresse tous ceux qui ont des contacts avec des enfants, donc tout le monde. Nombreux sont les enfants dont le psychisme est profondément atteint, ceci dû directement ou indirectement à un milieu familial déficient. Le docteur Marin, qui travaille au Mont St-Antoine, a l'occasion de rencontrer des jeunes tous les jours ; ils sont nombreux, beaucoup trop nombreux dans ces salles où règne une activité constante.

« L'hostilité engendre l'hostilité », a écrit le docteur George Bonay. Si la mère ou le père n'apprennent pas à leur enfant ce que c'est qu'aimer, qui le lui apprendra ? Jean Dutour écrit : « Le devoir des parents n'est pas de se faire aimer, mais bien d'aimer. Aimer, cela demande une vigilance constante, de la sollicitude, certes, mais aussi une direction serrée et un contrôle constant. »

A qui l'enfant pourra-t-il s'identifier ? Au père, cet homme qui n'est jamais là ? à cet autre qui ne dit mot ? ou à celui-là qui rentre le soir entre deux vins ? A un homme politique ? Ne lui a-t-on pas dit que ce sont tous des valeurs. Combien de fois ai-je entendu cette petite phrase qui peut en dire long sur notre société : « Si t'es trop honnête, tu réussiras pas ».

Il nous faut de l'argent, beaucoup d'argent pour vivre convenablement ; la femme laisse la maison, les enfants, et se rend au travail. Il y a bien les services sociaux. Sur ce point, le docteur Marin est sévère : « On donne de l'argent, mais on ne contrôle pas l'emploi qu'on en fait ; chez les gens que l'Etat soutient, la responsabilité du chef de famille n'est pas toujours précisée en regard de la réalité. Par exemple : une mère demande de l'aide à un service social quelconque, parce que son mari n'est plus là pour soutenir la famille. On le lui donne, mais on oublie de rappeler le mari à ses devoirs réels. Si le mari est malade, la société devrait le faire

traiter ; et ceci tant au point de vue psychique que physique, afin de lui permettre de reprendre sa place au foyer.

« On habitue les gens à vivre aux dépens de l'Etat. Je me demande si on vit dans un monde adulte. La famille habite dans une crasse morale et la société encourage ce fait. Demandez, et on vous donnera. N'apprenez pas à vouloir, à travailler, à réussir par vous-même. Nous vivons dans une société qui préconise le principe du plaisir, et on oublie le principe de la réalité. »

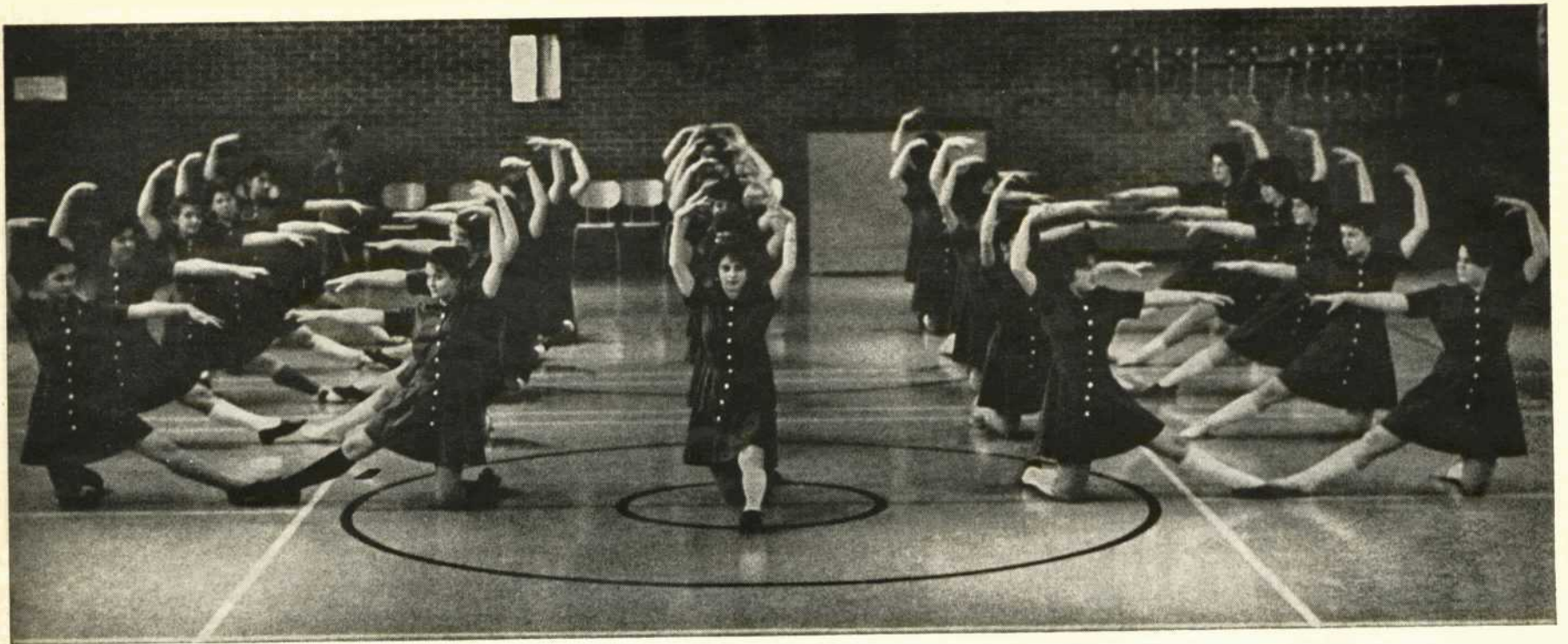
Est-ce qu'il y a de la délinquance dans tous les milieux de notre société. « Bien sûr », dit-il. « S'il y a peu de fils de familles aisées dans les institutions, cela ne veut pas dire qu'il y a moins de délinquance dans ce milieu. Là aussi il y a des séparations, des divorces, des querelles. Si la mère ne travaille pas, elle a d'autres occupations ; le père, pris par les affaires, oublie qu'il a une famille. Il m'arrive de traiter des enfants qui auraient pu devenir délinquants, et leurs parents ont parfois besoin de suivre des traitements psychiatriques. »

CHEZ LA PSYCHOLOGUE

Les délinquantes sont moins nombreuses que les garçons, mais combien plus altérées et plus profondément perturbées. Le premier grand malheur que rencontre la jeune fille, c'est la puberté. Elle tombe ce jour-là en esclavage. Elle se sent dévalorisée, amoindrie. Elle fait partie du sexe faible et des tabous. La mère lui dira : « Défie-toi des hommes, reviens-moi pas avec un paquet ! Tu sais, la maternité, c'est une boucherie ! »

Christiane Germain, psychologue, constate que la femme canadienne est souvent une femme malheureuse et aigrie. Malheureuse, parce qu'elle n'a pas eu le choix pour se marier. On se marie pour résoudre un problème, pour quitter un foyer désuni, la misère, l'insécurité émotionnelle. Ces mêmes difficultés, elle les retrouvera dans son propre ménage. Elle n'a pas appris à dialoguer avec l'homme, comment peut-elle le faire avec ses enfants ? Le mari est uniquement un pourvoyeur. Dans la maison règne le matriarcat. « Mademoiselle Germain, sexuellement, la fem-





me est-elle heureuse ? » — « Voilà le problème crucial : non, elle ne l'est pas. C'est pourquoi elle développe une agressivité envers l'homme. Les mères que j'ai l'occasion de rencontrer n'ont presque jamais connu une vie sexuelle satisfaisante. Vous savez, pour elle, le sexe, c'est quelque chose de laid ; on fait cela par devoir. Alors, un jour, on envie sa fille qui a une jeunesse plus libre ; qui, à l'âge de 13 ou 14 ans, commence à sortir ; qui a la chance d'aller à l'école, au cinéma, de faire du sport. On la méprise, inconsciemment, parce qu'elle ressemble au père. Il faut l'avouer, il y a le choc des générations. On élève plus les enfants aujourd'hui, comme on a été élevé autrefois. Une fille de 15 ans n'est plus une petite fille. Elle se renseigne ; il y a la T.V., la radio, les magazines... »

Le père, que fait-il, quel rôle joue-t-il ? Son rôle est presque nul. Il évite de discuter avec son fils et encore plus avec sa fille. Il sera le premier surpris des malheurs de ses enfants, et portera la faute à sa femme. C'est alors que la jeune fille quitte le foyer pour aller chercher, auprès d'un camarade, l'affection qu'elle ne trouve pas auprès des siens.

C'est avec beaucoup de respect et de tendresse que Mlle Germain me parle de la délinquante. Tout d'abord, elle essaiera d'établir avec elle un climat de confiance ; c'est souvent difficile, « car cette enfant de 15 ou 16 ans a souffert dans sa chair ; elle est marquée physiquement. Elle n'a pas d'ambition, elle vit au jour le jour ; on ne lui a pas appris à prendre ses responsabilités. Elle manque de vocabulaire, il sera donc difficile de lui faire expliquer ce qu'elle ressent. Il y a aussi une grave lacune scolaire, parce qu'elle n'a pas de curiosité intellectuelle. Et elle rêve, elle est terriblement rêveuse ; elle désire devenir hôtesse de l'air, mannequin, artiste... Il ne faut pas en avoir pitié, il faut l'aider. »

NOTRE-DAME DE LAVAL

C'est au parloir de Notre-Dame de Laval que je fis la connaissance de Faby, 17 ans, et de Claude, 16 ans. Toutes deux me racontent leur

histoire. Comme elles sont jolies ! Cruelle vie qui déjà a fait sur elles quelques égratignures ! Fatiguée d'entendre ses parents se disputer, Faby quitte la maison. Une semaine plus tard, son père la retrouvait en compagnie de ses deux soeurs aînées, dans un appartement. Elle n'a pas aimé le juge. « Il voulait que j'admette des choses qui étaient fausses », me dit-elle. « Il prétendait être au courant de tout et, par des suppositions, il essayait de me faire parler. Il n'est plus à la Cour du Bien-Être maintenant ».

Faby quittera l'institution à la fin de l'année, bien préparée à gagner sa vie. Sa compagne, Claude, n'est pas passée par la Cour ; parce qu'à l'âge de 13 ans, elle sortait avec les garçons, sa mère inquiète l'a rentrée dans cette école. — Pourquoi là plutôt qu'ailleurs ? « Parce qu'on n'avait pas d'argent », dit Claude. Son seul crime, c'est d'être pauvre. Elles sont heureuses à Notre-Dame de Laval. Là, tout est propre, calme et serein. Là, il fait bon vivre auprès de ces religieuses pleines de tendresse.

MONT ST-ANTOINE

L'atmosphère du Mont St-Antoine a beaucoup changé. Autrefois, les garçons étaient traités durement, on se servait des cachots comme moyen de punir. Aujourd'hui, c'est une institution de réhabilitation où on apprend un métier.



Le frère Gabriel m'explique les avantages et les désavantages de la vie en institution. « Même en considérant uniquement le type idéal de vie institutionnaire, un premier fait demeure, c'est que l'institution représente un milieu artificiel pour l'enfant et l'adolescent. Il semble également démontré que les institutions, en dépit des efforts excellents pour répondre aux besoins de l'enfant, ont beaucoup moins de possibilités de rencontrer les besoins de sécurité émotionnelle. Et on retrouve, dans toutes les recherches menées dans ce domaine, la conclusion que le développement mental en institution est moins satisfaisant si l'enfant a dû y séjourner dès le jeune âge ou trop longtemps. »

« Fort heureusement, les mesures de placement institutionnel présentent aussi des conséquences favorables. On remarque, en effet, que dans les organisations modernes qui se sont substituées par endroits aux anciens régimes, la vie en collectivité permet à l'enfant d'acquérir plus d'autonomie, mûrit sa personnalité et le prépare à la vie sociale mieux que ne peut le faire sa propre famille. »

« On dit souvent que l'état de délinquance de l'enfant exprime la déficience d'un milieu ? « Si la personnalité de l'enfant est saine, il résistera aux effets des conditions de vie les plus pernicieuses et les plus délétères. Si la personnalité est malade, il ne s'adaptera qu'imparfaitement au meilleur milieu que la société pourra procurer. »

BOSCOVILLE

Faire une comparaison entre le Mont St-Antoine et Boscoville me semble impossible, puisque ces institutions n'ont pas les mêmes méthodes de travail. Dans la première, c'est la vie en collectivité : grandes salles de jeux, ateliers, dortoirs, réfectoire, tout se trouve dans une seule bâtisse. Dans la seconde, c'est la vie familiale ; un petit village qui a son maire, ses citoyens, ses ministres et ses foyers.

Monsieur Gilles Gendreau, premier ministre de la cité de Boscoville, me reçoit. « Un délinquant », dit-il, « c'est un bonhomme qui a perdu le contact avec la réalité ; il est sous le joug du plaisir, il cherche toujours une satisfaction im-



médiate. Il n'a pas le schème des valeurs. La raison de cette carence ? Une conviction profonde d'une injustice à son égard. On n'a pas répondu, dès sa naissance, à son droit le plus strict qui est d'être reçu, accepté et aimé. Un enfant de la crèche, par exemple ; ou l'enfant qui arrive dans une famille trop nombreuse. » A qui la faute, à qui la responsabilité ? « On ne règle rien si on essaie de régler le problème de la faute et de la responsabilité ; on peut dire que les parents et la société ont fait un échec. Ce qui est malheureux, c'est qu'on nous envoie souvent les enfants trop tard. Pour faire un vrai travail de rééducation, cela prendrait cinq ou six ans. En deux ans, on ne peut faire qu'un travail d'approche, et nous n'avons pas le temps d'aller en profondeur. Le garçon nous quitte au moment où il est conscient de ses problèmes ; mais a-t-il toujours le contrôle intérieur ? Voilà ce qui demande du temps. On ne peut rééduquer que dans un contexte individuel ; car la délinquance est un problème affectif, intellectuel et personnel. »

Monsieur Gendreau me parle aussi du travail de la société dans le domaine de la rééducation. Il est vrai que notre société est faite de tabous et de préjugés ; un enfant illégitime devient un bâtard ; alors on naît délinquant comme, croit-on, on naît bâtard. On crée des tabous pour se protéger au lieu de résoudre les difficultés d'une façon constructive. En 1962, on a des préjugés qui exhalent encore une odeur moyennâgeuse. On a peur ! Peur de vivre, peur de penser, peur de parler, peur d'aimer, peur de protéger, peur de donner du travail à un ancien délinquant, peur de prendre des risques ; avec cette peur, on accepte l'injustice. Le mythe de l'argent prend la place des valeurs réelles. Les individus font simplement souligner certains traits du milieu où ils vivent.

Comme le dit si bien Gilles Gendreau : « La délinquance, c'est le problème des relations humaines. Chercher à qui la faute, c'est entrer dans un cercle vicieux... C'est chacun notre affaire. »

Monsieur le premier ministre me présente deux jeunes citoyens, Jacques et André :

JACQUES 20 ans, volait des automobiles pour voyager aux U.S.A. Parents séparés, lorsqu'il avait 2 ans. Il n'a jamais eu de vie de famille. Enfant très intelligent, sortira de Boscoville complètement réhabilité pour entrer dans l'armée.

ANDRE 18 ans, arrêté pour vol d'automobile. Mère décédée dès sa naissance. A manqué d'affection et de compréhension. Enfant très intelligent qui sait maintenant prendre des responsabilités. *Se cherche du travail.*

FORMULES DE TRAITEMENT

Le docteur Mailhiot et l'abbé Marc Lecavalier font des recherches sérieuses pour aider à résoudre ce fléau social. Ils ont écrit : « La délinquance juvénile, tel un cancer, ronge la société. Il arrive souvent que la réaction en face de ce problème est la panique. Il importe que les responsables, tout en partageant cette inquiétude, adoptent pour leur part une attitude scientifique, objective et rationnelle en trouvant des moyens adéquats pour endiguer ce fléau social et, en même temps, qu'ils emploient les meilleures formules de traitement, de façon à ce que chaque enfant délinquant puisse s'intégrer dans la société et se préparer à bien remplir sa fonction de citoyen. »

« Le problème de la délinquance juvénile, aujourd'hui, par sa complexité, défie et désarme les meilleures volontés. Les services de protection de la jeunesse sont conscients de l'ampleur du problème. Ils veulent y répondre en plaçant aux postes stratégiques des personnes compétentes. On n'a pas le droit, dans ce domaine, d'improviser. D'ailleurs, ceux qui s'y risquent sans préparation adéquate, avec leur petit bagage, sont voués à l'échec. »

FAIRE CONFIANCE... CONFIANCE...

Si un jour vous rencontrez un de ces jeunes qui sort, soit de Notre-Dame de Laval, du Mont St-Antoine ou de Boscoville, et qu'il demande votre aide, n'hésitez pas : aidez-le. S'il vient frapper à votre porte pour trouver du travail, ouvrez-la lui toute grande. Le travail est la meilleure thérapeutique qui existe...

LORRAINE DUGUAY.



AGE DES DELINQUANTS EN 1961

AGE—	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17
Filles :		2	4	5	7	14	40	69	93	89	
Garçons :	3	13	20	36	81	169	294	487	690	920	1154

LES DOUZE REGLES POUR ELEVER UNE JEUNESSE DELINQUENCE

- Commencez, dès sa tendre enfance, par donner à l'enfant tout ce qu'il désire. Ainsi il grandira convaincu que le monde est obligé de lui assurer son existence.
- Quand, par-ci par-là, il aura cueilli des mots mauvais, il faudra en rire : ainsi, il se dira qu'il est « quelqu'un ».
- Ne lui donnez jamais une formation spirituelle : attendez jusqu'à ce qu'il ait 21 ans, et permettez-lui alors de décider par lui-même.
- Evitez l'emploi du mot TORT : cela pourrait développer un complexe de culpabilité.
- Ramassez, vous-même, les objets qu'il laisse traîner ; faites tout à sa place : ainsi il aura déjà l'expérience de toujours laisser les responsabilités aux autres.
- Laissez-le lire tout ce qui lui tombe sous la main.
- Disputez-vous beaucoup en sa présence : ainsi, il ne sera pas étonné de voir un jour le foyer désagrégé.
- Donnez à l'enfant tout l'argent qu'il demande. Ne lui permettez pas d'en gagner à sa façon : pourquoi la vie doit-elle être pour lui aussi dure qu'elle l'a été pour vous ?
- Donnez-lui satisfaction chaque fois qu'il demande des aliments, boissons, confort. Chaque désir sensuel doit être assouvi ; sinon, le refus crée une frustration nuisible.
- Prenez toujours son parti contre les voisins et les maîtres, car, eux, ils ont des préjugés contre votre enfant.
- Lorsqu'il rencontre des difficultés sérieuses, dites-lui bien : « Je n'en sors pas moi-même ».
- Préparez-vous à une vie de peines, car elles ne se feront pas attendre... (élaborées par la Police de Houston, Texas, E.U.)

STATISTIQUES SUR LA DELINQUENCE EN (1961)

Causes à la Cour du Bien-être social :

Garçons 3,939	Filles 324
3523 (garçons et filles) réprimandés	
30 (garçons et filles placés) chez un particulier	
253 (garçons et filles) placés dans une institution	
8 (garçons et filles) placés dans un asile	

NATURE DES DELITS COMMIS

Vagabondage la nuit	- - -	505
Conduite immorale	- - -	237
Voies de fait	- - -	149
Vols simples	- - -	249
Vols et recels	- - -	1242
Vols par infraction	- - -	1163
Vols d'auto	- - -	878

PRÊTS

hypothécaires

et

personnels

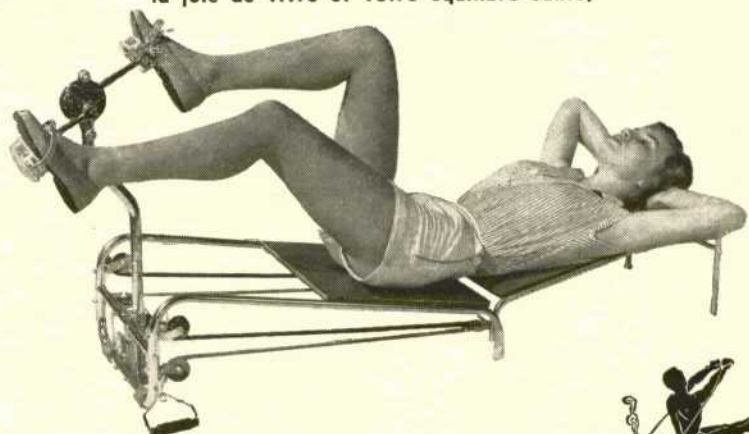
PARTOUT DANS LA PROVINCE

TRT

a/s LA REVUE POPULAIRE, 975 de Bullion, Montréal - UN. 1-5757

LE CADEAU DES FETES DE FIN D'ANNEE,

celui qui fera plaisir à toute votre famille et par son utilité vous rendra la joie de vivre et votre équilibre santé,



ADAMS - TRAINER (breveté)

va modifier totalement votre vie. La femme (tout comme l'homme), est condamnée à vieillir rapidement. Avec cet incomparable appareil, 10 minutes par jour suffisent pour effectuer un exercice complet des jambes, bras, tronc. La corvée est devenue un plaisir ; pas de meilleur moyen pour affiner les jambes, les hanches, la taille, pour garder un corps jeune, souple et ferme.

Réglable à volonté selon taille et force, pliable et peu encombrant, transformable en siège de relaxation.

Avant de faire votre choix, demandez une démonstration gratuite à domicile de l'appareil de renommée mondiale, champion du palmarès de références :

Fournisseur à la Cité du Vatican, Hôpitaux et Armée française, Canadian Foundation For Polyomyelitis and Rehabilitation, Institut de Réhabilitation de Montréal, Hôpital Pasteur de Montréal, Clinique de Réhabilitation de Québec.

Plan Budgétaire aussi peu que \$7.65 par mois.

Sera présent au Salon du Cadeau,
1600, rue Berri,
Palais du Commerce de Montréal
du 30 novembre au 9 décembre.



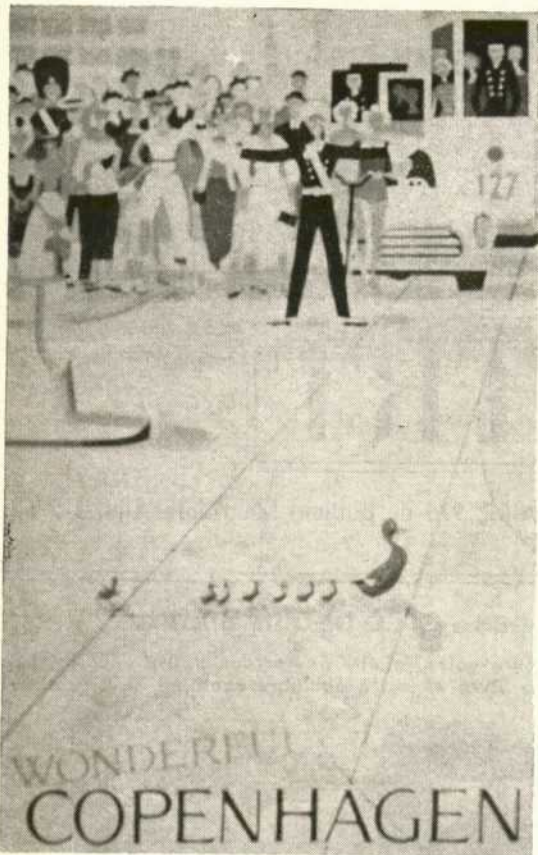
Pour envoi d'une luxueuse brochure gratuite et cours de régime alimentaire et nutrition, retournez ce bon à UNIVERSPORT Inc. 5255 chemin de la Côte des Neiges, Mtl 26 — Tél. RE. 8-2968.

Nom..... Tél.:.....

Adresse..... Ville..... L.R.P.

Agents : Québec — Palais des Sports, 815 est, Côte d'Abraham Chicoutimi — Gagnon Frères Nouveautés, 400-406 rue Racine

PASSEPORT UNIVERSEL



ITINERAIRE DETAILLE

DEPART DU CANADA

Samedi, 1er juin :

Rassemblement de tous les passagers à l'aéroport international de Dorval au courant de la soirée à une heure qui vous sera indiquée ultérieurement. Départ vers New York où un représentant de la compagnie Scandinavian Airlines System vous accueillera pour vous transférer au terminus aérien transatlantique. Départ par avion à réaction DC-8 vers Copenhague.

ARRIVEE EN EUROPE

Dimanche, 2 juin :

Après avoir passé la nuit à bord de l'avion, arrivée dans la capitale du Danemark, Copenhague, en début de matinée. Après les formalités de douane, transfert à l'hôtel.

Après-midi, visite de la ville qui comprend en outre : le musée national, les principaux monuments, le port, ainsi qu'une promenade par bateau dans les canaux de la ville avec un arrêt à la 'Petite Sirène', etc.

Dîner et logement à l'hôtel.

La suite de l'itinéraire dans notre prochain numéro

VOYAGEZ MAINTENANT, PAYEZ PLUS TARD

Le plan de crédit avantageux de la compagnie S.A.S. est mis à votre disposition pour la totalité des frais de voyage. Il suffit de verser un dépôt minimum de 10%, le solde payable en 6, 9, 12, 18 ou 24 mois à raison de seulement 6% d'intérêt. Transactions strictement bancaires.

PRIX : \$898.00



Ne manquez pas
cette merveilleuse
occasion d'aller en

EUROPE CETTE ANNÉE

Copenhague! La ville que l'on peut difficilement décrire tant elle est merveilleuse. Vous comprendrez pourquoi quand vous prendrez part aux plaisirs enchanteurs des jardins du Tivoli... que vous dégusterez les fameux mets de ses restaurants (attendez de goûter le smørrebrød dans toute sa gloire)... que vous vous baladerez dans ses magasins pleins d'aubaines... ou que vous ferez la fête dans ses joyeuses démonstrations nocturnes.

Voici une autre agréable surprise. Vous pouvez ajouter à votre voyage en Europe, une visite au merveilleux Copenhague — sans frais additionnels! Laissez SAS vous expliquer comment. Ou, si votre voyage est encore à l'état de projet, faites que Copenhague soit pour vous la porte qui s'ouvrira sur toute l'Europe.

GRATUIT. Demandez au bureau de SAS ou à votre agent de voyage SAS — ou écrivez à SAS — pour le nouveau guide de voyage "Pleasure World". Il vous donnera tous les détails sur les villes que vous pourrez visiter sans frais additionnels, excursions, facilités de magasinage, louage d'automobiles, et beaucoup plus.

SAS
SCANDINAVIAN
AIRLINES SYSTEM

Edifice du Carré Dominion
Suite 323,
1010 ouest, rue Ste-Catherine,
Montréal, P. Qué.

Pour plus amples informations, remplissez le coupon ci-dessous
et demandez notre dépliant relatif à cette excursion.

ADRESSEZ VOTRE COUPON A :

SCANDINAVIAN AIRLINES SYSTEM

EUROPE 1963

Le Samedi, La Revue Populaire,
975, rue De Bullion,
Montréal 18, P. Qué.

Sans obligation de ma part, veuillez me faire parvenir le
dépliant relatif à votre excursion.

M., Mme, Mlle.....

Adresse.....

Ville..... Prov.....

LRP-4

**PROPOS
D'UN
JOUR**



par Françoise Gaudet Smet

E N S E M B L E

LA VOIX DES RADIOS PORTATIFS emplît l'air du wagon de ritournelles syncopant les nouvelles de dernière heure, étirées à travers les réclames de gommes à mâcher et de dentifrices magiques. Il n'est pourtant question que de Cuba et de ce qui alentour agite le monde et le tient en alarmes.

Indifférents aux pleurs et aux cris des bébés fatigués et fatigants, comme à tout le mouvement des voyageurs allant, venant, montant, descendant, deux hommes causent sur le ton assourdi de la confiance. Attentionnés à leur dialogue, ils crayonnent des graphiques. Finalement, l'un d'eux, élevant la voix, pose d'autorité l'argument fixant le dernier mot et qui a, en somme, dominé tous les autres.

— Penses-y sérieusement. Si on a la chance d'une autre guerre, ce serait payant en grand !

VOUS AVEZ BIEN ENTENDU, vous, vous et vous ? Votre voix, notre voix, réclamant la paix au prix qu'elle vaut, comme à celui qu'elle coûte, la paix, comme un droit sacré à la vie qui veut vivre, par l'organisation méthodique, efficace et permanente des accords, requérant l'abolition des armes nucléaires et tout ce qui s'ensuit, votre voix, notre voix peut-elle se faire plus forte, plus tenace, plus éloquente que celle qui trouve complicité en faveur de ce qui est « le plus payant » ? Notre pays n'a jamais été champ de bataille. Ni exodes, ni conflagrations, ni saccages, ni sinistres ne nous ont pris aux veines. Nous avons profité, hélas ! de prospérités (fausses, il est vrai) favorisant l'illusion du gros brassage d'affaires. C'est payant en grand...

Il se trouvera bien quelqu'un, tel le sauveur de la femme adultère, pour demander « que celui qui n'a jamais péché jette la première pierre ». Et, « en commençant par les vieillards », qui verra-t-on fuir loin du terrain de justice et de procès ?

FUIR ? Pour aller où ? En soi, justement là où la paix doit commencer en esprit et en vérité.

La paix ! Elle a été promise autour d'un enfant qui avait dû comme tous les autres traverser une femme de bonne volonté. Mais au premier voyage que firent ensuite les parents pour aller « à la loi », cet enfant fut perdu, parce que chacun, se fiant sur l'autre, marchait de « son » côté : les hommes avec les hommes, les femmes avec les femmes.

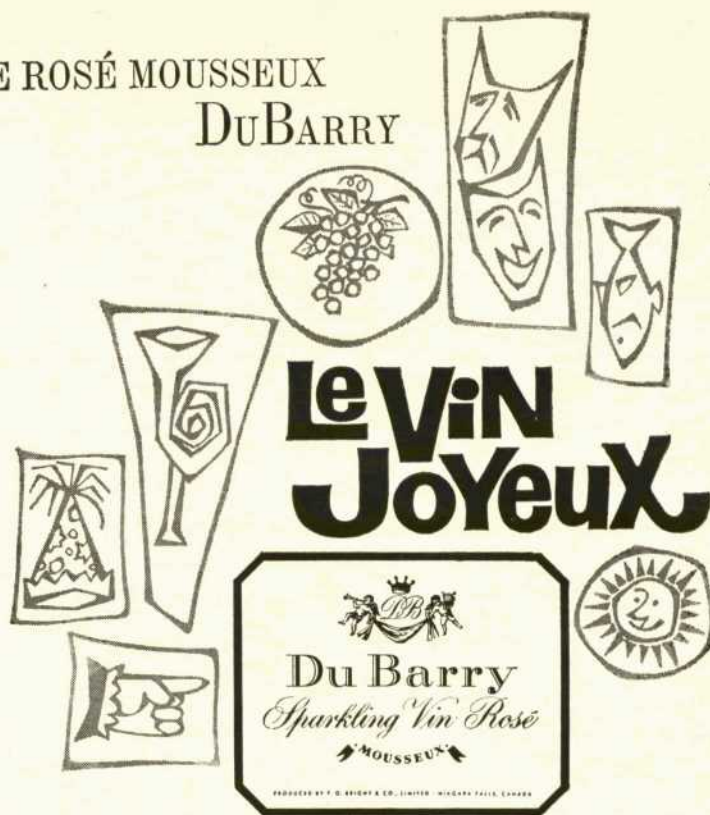
LA PAIX ne peut être notre affaire, si elle n'est en même temps et d'abord et sans cesse et toujours celle de nos hommes, père, fils, époux, amis. Notre affaire, mais avec eux.

Il faut réunir père et mère, river homme et femme.

Il n'y a que le couple. Le couple : commencement du monde sans cesse en création du miracle de la vie.

Le couple !

LE ROSÉ MOUSSEUX
DU BARRY



Présenté dans la belle bouteille à champagne enveloppée de papier rose, c'est vraiment le clou de toutes les réceptions.

Le vin rosé mousseux Du Barry, vieilli dans les caves de Bright, est fait de raisins spéciaux de la péninsule du Niagara.

LES BONNS Vins CANADIENS DE Brights DEPUIS 1874

LA REVUE
POPULAIRE
LE MAGAZINE DE LA CANADIENNE

Adressez :

975, rue de Bullion, Montréal 18, P.Q.

OFFREZ DES ABONNEMENTS POUR LES FETES
Tous les cadeaux A MOITIE PRIX sauf le premier!

POUR
UN
AN

NOM
ADRESSE
VILLE PROVINCE

\$1 de plus pour chaque
cadeau allant à l'étranger

PREMIER
CADEAU

NOM
ADRESSE
VILLE PROVINCE

SIGNEZ LA CARTE
AU NOM DE.....

\$1.50

(OU MON PROPRE
ABONNEMENT)

DEUXIEME
CADEAU

NOM
ADRESSE
VILLE PROVINCE

SIGNEZ LA CARTE
AU NOM DE.....

75c

TOTAL \$2.25

TROISIEME
CADEAU

NOM
ADRESSE
VILLE PROVINCE

SIGNEZ LA CARTE
AU NOM DE.....

75c

TOTAL \$3

Inscrivez
les commandes
additionnelles à
moitié prix sur une
feuille distincte :
ENVOYEZ-NOUS
LE TOUT

PRIERE DE J'INCLUS LE MONTANT TOTAL \$.....
 COMPLETER RENOUEVEZ MON PROPRE ABONNEMENT
ICI VOTRE
COMMANDE SIGNATURE

CARTES
GRATUITES
Une élégante carte
annoncera chacun
de vos cadeaux.

une grande école

SPÉCIALISATION en COUTURE

une grande école



L'auteur du livre « **COUDRE, MAIS BIEN COUDRE** », Mademoiselle Yvonne Cloutier, directrice de l'École de spécialisation en couture aux Vieilles Forges en banlieue de Trois-Rivières, donne un aperçu de son travail à la représentante de « La Revue Populaire », Madame Françoise Gaudet-Smet.

LE PROFESSEUR

Le livre **COUDRE, MAIS BIEN COUDRE**, dont Yvonne Cloutier est l'auteur, fait le point autour de cet enseignement de perfectionnement en couture. Classique, il est dans toutes les salles de travail des Instituts familiaux de notre pays, et par rayonnement, dans un nombre incalculable de foyers canadiens. Les directeurs d'étude des pays où l'on parle français, pour la langue, et où l'on travaille « français » par la qualité, ne cessent d'ajouter les éloges aux commandes, réclamant l'assistance et l'aide de cet intelligent outil. C'est LE livre de couture. De science précise et pratique, de langue châtiée pour une richesse de vocabulaire qui est une lumineuse directive et un ravissement d'élégance, il prouve, mieux que tous

les arguments, ce que vaut l'approfondissement d'un métier qui s'élève à l'auréole d'une profession.

Après trente-deux ans d'enseignement fructueux, à l'âge où il est parfois davantage question de repos et de retraite que de continuation dans la recherche et son application active, Officier de l'Ordre du Mérite Scolaire de par la reconnaissance du Conseil de l'Instruction Publique, Yvonne Cloutier fait un nouveau séjour d'études d'un an en Europe, s'inscrit aux écoles de haute couture, après les avoir toujours visitées et consultées en ses moments de vacances et de loisirs : s'intéresse aux écoles dentelières du Vieux Monde ; de fil en aiguille, allonge la chaîne de ses connaissances, magnifie la trame du plus-que-parfaite dans le renouveau de l'acquis à transmettre, et à tenir sans cesse au point...

LES ELEVES

En 1959, Mlle Monique Bureau, visiteur des Instituts Familiaux de la Province de Québec, fait reconnaître par les plus hautes autorités responsables de l'instruction publique, la nécessité impérieuse d'uniformisation et de perfectionnement des techniques dans leur objectivité la plus variée. De Roberval ou de Gaspé, les étudiantes en sciences familiales, intellectuelles et techniques, doivent se sentir à l'aise auprès de celles des Trois-Rivières, Chicoutimi, Maniwaki, Ville-Marie ou Témiscamingue, ou Ville-Marie à Outremont, et, avec elles, sur un pied d'égalité d'union de culture et de compétence. Si tous les enseignements, une fois bien déterminés, doivent se situer dans l'universel, s'y centraliser, s'y intégrer, quoi dire, penser et faire s'il est question de la mode vestimentaire aussi changeante qu'impérieuse, inspiratrice, qu'exigeante ?

Soeurs de Jésus-Marie de Sillery, Soeurs du Perpétuel-Secours, de Notre-Dame-du-Rosaire ; et, avec elles, de grandes demoiselles déjà elles aussi diplômées sur pas mal de coutures, assistantes du professeur en chef et continuant d'aller toujours loin dans la connaissance et le contrôle d'une technique. Aux noms classiques de leurs robes de serge, et de leur coiffe de toile, elles ajoutent tout ce qui, dans le vocabulaire des tissus doit détailler le textile ancien et moderne. Satin, reps, faille, bure, cachemire, damas, alpaga, flanelle simple ou croisée, popeline, say, ratine. Elles analysent des frisés, des cannelés, des fripés, des ciselés, des damassés, et se démêlent admirablement bien dans les « nuages » de gaze, lorganzas et taffetas, poult-de-soie ou pur coton, batistes, mousseline, velours et peluches, les sortes de dentelles et les variétés de tartans. Ecoutez-les discuter de ce qui sort de chez Balmain, Paquin, Fath, Chanel ou Dior, différent de ce que fera Jeanne Lafaurie, Balenciaga, Schiaparelli ; au

tant toute matière, fait courir les chercheurs, de Salomon à la Reine de Saba, jusqu'à Colbert, important en France les mérinos d'Espagne, des Indes, allant et venant, les Ecossais appelant en leur île Harris des lainages qui les situent dans la finition... Puis il faut saluer madame de Repentigny qui, chez nous, à cause d'un naufrage de belles étoffes françaises destinées « à la colonie », invente avec des fibres d'ortie — le premier brayage en terre canadienne — de la dure étoffe pour les rudes temps du pays ; et nos aïeules, tissant leur plus solide droguet avec, en trame, du poil de vache tombé des grattures de tannerie, et tricotant leurs plus réchauffantes mitaines avec du poil de chien. Toutes les sortes de toisons ou de récoltes au service de l'habillement.

Et voilà que les pins de la Colombie ou la pitoune de l'Abitibi entrent en jeu ; avec le sable blond et les alcalins bien chauffés, adoucis de l'huile des puits de l'Alberta, composent par des sels et du



Professeur disponible, Yvonne Cloutier va unir les mains actives par les esprits qu'elle accepte d'éclairer, et au commencement du commencement trouve et multiplie les adeptes : Du nord au sud, de l'est à l'ouest de notre pays, vingt-cinq communautés de femmes à responsabilité d'enseignement et d'éducation familiale consentent à se priver, pour une année scolaire complète et même deux, de travailleuses chevronnées par un labeur spécialisé, et permettent à des institutrices de dix-huit à vingt ans d'expérience en coupe et couture de se replonger en la ferveur des recommencements pour assurer une relève bien ajustée.

Provisoirement, dans une hôtellerie désertée l'hiver, au Cap-de-la-Madeleine, s'installe d'abord cette école pour écoles. Aujourd'hui, en une magnifique maison dont les « Filles de Jésus » assureront la continuité, elle est établie en banlieue des Trois-Rivières, aux Vieilles Forges.

A la diversité de l'uniforme qui, par chacun son petit détail, décore, distingue, désigne, on reconnaît les Ursulines. Elles viennent de Gaspé, de Québec ou de Rimouski ? De partout, comme les Soeurs de Sainte-Croix, les Soeurs des SS.NN. de Jésus et Marie, les Soeurs du Bon-Conseil, Chicoutimi, Saint-Jérôme ou Montréal, les Soeurs de Sainte-Anne, les Soeurs de l'Assomption, les Soeurs de la Congrégation Notre-Dame, Soeurs de la Providence, Soeurs du Bon-Pasteur, Filles de Jésus, Soeurs de la Charité de Québec, Petites Franciscaines, Soeurs de Saint-Joseph de Saint-Hyacinthe,

courant du dernier coup de crayon de Gérard Le-Testut, ou de l'élan Cotnoir-Capponi, elles tentent de faire un accord avec les tissus Rodier, Lesur, Boussac, Bianchini, les tissés-main Marielle Fleury ou Véronique Arseneau, pour Raoul Jean Fouré, Clairette, France Davies ou Marie-Paule, alentour de nos dacrons et térylènes.

LES ETUDES

Et quelle course à travers les âges pour s'adonner à tous les règnes :

le VEGETAL, commençant avec la première feuille de vigne, jusqu'à ce que de trame en chaîne, de fils en peu, de duvets en tresses, naissent les tissus de fibres de tige, ou d'enveloppes de graines : lin, chanvre, jute, ramie, coton, coco, aloès, sisal, pin, raphia ou maïs ;

le MINERAL, permettant de filer l'amiante, le verre, l'or, l'argent et tant de sortes de métaux connus ou inconnus, distingués ou anonymes ;

l'ANIMAL, depuis les troupeaux du doux Abel, les chameaux de Jacob, les chamois de tous les temps, jusqu'aux moutons de Perse, les brebis de toutes transhumances, chèvres, cheviots ou lapins. Arrive le règne de l'HOMME, sa science, ses recherches, ses trouvailles s'ajoutant, par l'effort successif des générations, en trésor sans cesse enrichi par la domination et le contrôle transformateur des matières premières. La peine de l'homme, soumet-

charbon ce qui s'appelle acétate, rayonne, viscosse, bamborg, cupromonium, nylon, dacron, arnal et térylène. Et c'est ourdi à Cowansville, Saint-Jean, Trois-Rivières, Drummondville ou Kingston, et fait par notre monde, nos ouvriers et nos dessinateurs, ces tissus qui sont des jardins, des tableaux réalistes, impressionnistes et impressionnants.

Le moindre point multiplié y crée des pastillades, jouant en tous coloris, mariant toutes nuances. Et les quadrillés, les ramaqués, les flammés n'en finissent plus de nous émerveiller. Toutes les fantaisies sont permises, pointes-folles, courtes ou longues.

Des chevaux fringants peuvent aussi bien trotter sur un tablier que des chiens y courir et des chats s'y chauffer, des noisettes ou des carottes nous assurer bon appétit. Des fruits et des légumes nous rappellent tout ce qui est dans la nature, et que l'homme se grandit à y découvrir toutes beautés, aujourd'hui plus qu'hier en créant pour demain.

LA PRATIQUE

Ces flots de splendeur mouvants doivent être fixés et transformés en vêtements bien ajustés autant que bien coupés. Une élève doit prendre les mesures du mannequin, accorder le patron et au tissu et au sujet à... couvrir, et le rectifier au besoin (le patron !), afin que personne ne s'aperçoive de la bosse du cou et ne découvre à l'apparence que l'épaule gauche a une coquetterie de hauteur au-

delà de la droite. Une manche ne doit ni tordre, ni tirer, ni gêner, et la raglan, la dolman ont chacune son exigence de base, à la coupe autant qu'à la couture. Les cols ? Tailleur, simple, claudine, châle, plat, évasé ? Et les sortes de points de piqûre ou de faulure, de surjet, de surfil, points tailleur ou points d'ourlet, points mode, points de toile, points à bager ou points coulés, faux ourlets ou rouleautés. Boutonniers brodées ou bordées. Boutonniers de lingerie, boutonniers tailleur ou passepoilés. Brides d'accrochages ou de soutien. Oeillets. Tout l'art des biais, ceux posés en ourlets aux encolures ou aux emmanchures, et ceux des fronces coulissées ou bouillonnées, des pinces en bonne et due place : pinces-pli, pinces de doublures, pinces-fuseau, pinces de tête de manche, pinces de coude ou de poignet. Poches, cachées ou décoratives, bordées ou gansées, à pattes, à rabat, passepoilées ou appliquées. Fermetures-éclair, ceintures, goussets.

Puis l'agencement des rayures et des quadrillés. Sans oublier le secret de décatir, de presser et de repasser, exactement avec la chaleur qui s'accorde à la fibre et dans la ligne qui crante et assure la bonne tombée de ce qui doit descendre, et l'exacte mise en place de ce qui relève. Tout savoir dans les plus délicats détails afin que tout soit bien: d'aplomb, dans les mains, sur la table et à l'usage.

L'AVENIR

Tandis qu'elle ajuste une robe princesse, soucieuse du raccord des lignes du corsage aux plis-couteau de la jupe, une « étudiante » parle de ses vingt ans d'enseignement en couture et ajoute, dans la hâte qu'elle a d'y retourner : « le plus beau bonheur que j'ai éprouvé, ce fut d'entendre une femme, alourdie d'enfants et de besogne, déclarer : « Je vous remercie pour tout ce que j'apprends par ma fillette, votre élève ».

Yvonne Cloutier venait de me confier : « Pour moi, cette école, c'est une récompense. Comme il faut aimer sa tâche, par ce qu'elle apporte et au-delà, pour être ravie de la savoir grandissant sans cesse en exigence et toujours plus commandante !

Elle a conduit toutes ces Soeurs avec leurs professeurs jusqu'à New York, en fin d'année scolaire. Leur a fait visiter le Collège Vassar afin que leur soit présentée dans le vivant une formule de maison d'éducation qui soit inspiratrice des mouvements actuels de jeunesse étudiante. Les a amenées au Metropolitan Museum contempler les nombreuses collections illustrant l'histoire du costume, depuis les plus lointains temps de l'Égypte jusqu'à nos jours. Sont ensemble allées vers une fabrique de patrons de coupe. Et les plus actives maisons de haute couture les ont accueillies.

Enfilant le fil par le bon bout, les enfants de nos enfants bénéficieront de tous ces efforts pour une école de mode à la mode !



LE MOIS PROCHAIN

**Un Portrait de la première femme
ministre au Québec :**
Mme Claire Kirkland-Casgrain

**Une cartomancienne de Québec
dessine des costumes pour le Carnaval**

**Germaine Gloutnez
enseigne des trucs
pour tirer bon parti
de votre
cuisinière... électrique !**

Publishers: File two copies of this Form with your postmaster.

STATEMENT REQUIRED BY THE ACT OF AUGUST 24, 1912, AS AMENDED BY THE ACTS OF MARCH 3, 1933, JULY 2, 1946 AND JUNE 11, 1960 (74 STAT. 208) SHOWING THE OWNERSHIP, MANAGEMENT, AND CIRCULATION OF

LA REVUE POPULAIRE published monthly
(Insert exact title of publication) (State exact frequency of issue)
at St. Albans, Vermont for monthly shipments, 1962
(Name of post office and State where publication has second-class entry)

1. The names and addresses of the publisher, editor, managing editor, and business managers are:

Name	Address
Publisher Poirier Bessette & Cie Limitée	Montreal, P. Q.
Editor "	"
Managing editor Mrs. Anita Fontaine	"
Business manager Georges Poirier Jr.	"

2. The owner is: (If owned by a corporation, its name and address must be stated and also immediately thereunder the names and addresses of stockholders owning or holding 1 percent or more of total amount of stock. If not owned by a corporation, the names and addresses of the individual owners must be given. If owned by a partnership or other unincorporated firm, its name and address, as well as that of each individual member, must be given.)

Name	Address
Poirier Bessette & Cie Limitée	100% of total shares

3. The known bondholders, mortgagees, and other security holders owning or holding 1 percent or more of total amount of bonds, mortgages, or other securities are: (If there are none, so state.)

Name	Address
None	

4. Paragraphs 2 and 3 include, in cases where the stockholder or security holder appears upon the books of the company as trustee or in any other fiduciary relation, the name of the person or corporation for whom such trustee is acting; also the statements in the two paragraphs show the affiant's full knowledge and belief as to the circumstances and conditions under which stockholders and security holders who do not appear upon the books of the company as trustees, hold stock and securities in a capacity other than that of a bona fide owner.

5. The average number of copies of each issue of this publication sold or distributed, through the mails or otherwise, to paid subscribers during the 12 months preceding the date shown above was: (This information is required by the act of June 11, 1960 to be included in all statements regardless of frequency of issue.) 120,109

George Poirier Jr.
(Signature of filer, publisher, business manager, or owner)

Sworn to and subscribed before me this 20th day of November, 1962

[SEAL]



POD Form 3324 (July 1960)

My commission is for life, 1962

les
fourrures


indispensables

Le créateur Seymour signe ce manteau d'un
goût raffiné en agneau des Indes, couleur beige.

pour
1963

Ce «tout aller» en castor couleur huître rehausse
d'un col de vison «Black Diamond» est une
création Nina Ricci, adaptée par Seymour.

Splendide création Seymour de vison Emba,
couleur «tourmaline» d'une élégance recherchée.



« Romanesque » est un nom bien approprié pour cet élégant broad-tail russe noir réchauffé d'un col de zibeline russe noire.

Au domaine des « petites fourrures », cette jaquette réversible fait bien bonne figure par son vison « Black Diamond » égayé par un riche brocart doré.





Sinbad le marin a inspiré la confection de cette veste en veau naturel adaptée d'une création d'Yves Saint-Laurent.

Rien comme un col de vison blanc pour faire ressortir l'éclat du manteau de castor noir.



Original, ce « Clo-clo » en Astrakan brun surmonté d'un col en castor noir !





Quand M. PIERRE LEMERCIER reçoit dans son coquet Salon français, chez Shuchat, il procure à ses hôtes le délicat plaisir des yeux.

Il fait défiler, comme on peut s'en rendre compte par les trois pages qui précèdent, des fourrures susceptibles de plaire aux élégantes les plus exigeantes.

Cet après-midi là, on remarquait parmi ses distinguées invitées : Mme Edith Serei, directrice de l'Institut Fernand Aubry (Montréal), et les épouses de MM. Georges Basilio, président de Renault Automobiles (Canada) ; Camille Gargand, Consul de France à Montréal ; Jean Ponsot, directeur d'Air-France et président de la Chambre de Commerce française, de Montréal ; Jean Vallerand, distingué compositeur et critique de musique canadien ; Yves Plattard, conseiller commercial de France à Montréal près l'Ambassade ; Jean-Paul Lepailleur, conseiller du film, de St-Bruno, et Mme Anne-Marie Malavoy, bien connue par son activité à la radio et à la télévision canadiennes, et par l'Agence de Voyages André Malavoy.



DEUX MÉDECINS



UN REMÈDE

LA CONSTIPATION

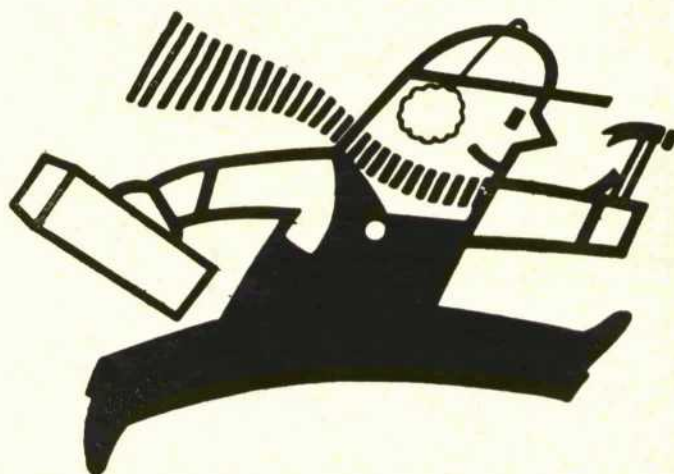
Parmi les symptômes à la mode, s'il en est, la « digestion lente » — on répugne souvent à employer le terme constipation — est sans doute un des mieux portés, un de ceux auxquels on s'attache chèrement et qu'on garde volontiers comme une tache de naissance ou un grain de beauté. Et plus particulièrement parmi ces dames, il n'a rien à envier à la popularité des bottes russes ou des manteaux de mouton. Evidemment, nous ne voulons pas insinuer que la constipation ne constitue pas une affection digne de considération et de traitement médical. Nous désirons seulement souligner le fait que parmi les patients qui se plaignent de « lenteurs digestives » bien peu en souffrent. Une très forte majorité de ces patients, en effet, ne peut préciser aucune douleur que les connaissances médicales associent à ces « lenteurs ». Après un questionnaire serré, cette catégorie de patients parviendra avec le médecin aux constatations suivantes : la dureté des selles n'est pas très marquée et les intervalles entre elles sont assez réguliers, ne dépassant pas deux ou trois jours. Ces patients ont un rythme intestinal plus lent que d'autres, comme certains individus ont les yeux plus foncés que d'autres, sans inconvénient pour leur santé. Si, en plus, ce rythme n'a pas résulté d'un récent changement, il n'y a aucune raison de traitement puisque la constipation n'existe pas vraiment. Ne concluons pas d'autre part qu'il s'agisse dans ces cas de malades imaginaires qui consultent par pur libéralisme : il est plus logique de conclure que les symptômes justifiant la consultation existent, mais que la cause en est ailleurs.

Fatigue, lourdeur, manque d'élan, malaise général, nervosité... combien de symptômes imprécis et presque indescriptibles trouvent leur expression, au grand soulagement intellectuel du patient, en des termes tout faits tels que « foie malade, cœur faible, estomac descendu ou en boule, intestins lents ou bloqués », etc. Ces expressions ont l'avantage de soulager l'anxiété du patient, mais elles éloignent des causes réelles de ses malaises, causes plus difficiles à accepter et à traiter : troubles émotifs en relation avec l'entourage, troubles de personnalité conduisant à l'insatisfaction de soi-même, troubles psychologiques pouvant originer d'aussi loin qu'au jour où jeune enfant, il retenait ses selles « pour faire plaisir à maman » (s'il portait alors sa couche) ou « pour ne pas faire plaisir à maman » (si on l'avait assis sur le pot).

Il existe une seconde catégorie de gens se plaignant et souffrant réellement de constipation. Les douleurs se situent n'importe où dans l'abdomen, peuvent changer de place, ou demeurer constantes à un seul endroit : elles sont par ailleurs presque toujours associées à des mouvements bruyants du gros intestin (borborysmes), et soulagées par le passage de gaz ou par la défécation. Nous énumérerons les causes de constipation chez cette seconde catégorie tout en mentionnant quelques points saillants de physiologie.

Le bol alimentaire, après avoir traversé l'estomac et les petits intestins, a été assimilé à 90-95%. Les substances arrivant au gros intestin (ou colon) sont non seulement constituées par les résidus des aliments non-assimilés (eg, cellulose) mais aussi par les sécrétions non réabsorbées des glandes du système digestif. Le premier rôle du colon sera à ce moment d'absorber l'eau de ces substances et de concentrer le tout jusqu'à un état plus sec, plus dur. En second lieu, il jouera un rôle de transport jusqu'à l'ampoule rectale. Si ce transport est retardé i.e. si le colon ne se contracte pas assez rapidement, les selles durciront davantage et les gaz s'accumuleront pour provoquer distension et douleur. Notons ici que les résidus sont nécessaires à la stimulation normale du tube digestif et qu'une diète adéquate (fruits et légumes frais) peut résoudre de nombreux problèmes de constipation. Les laxatifs agissent également par stimulation du tube digestif. Par contre,

[Lire la suite page 26]



Voici le temps de la campagne “faites-le maintenant”

- Le temps des travaux d'amélioration à votre maison, usine ou local d'affaires.
- Le temps où les ouvriers spécialisés sont plus libres et plus en mesure de vous donner satisfaction.
- Le temps où de nombreux établissements consentent des réductions de prix, vu le ralentissement des affaires.
- Le temps le plus favorable à beaucoup d'autres travaux : réparation et entretien de l'outillage de parterre et de jardin, des appareils électriques, des moteurs hors-bord et des automobiles; nettoyage à sec des tentures et des tapis et remplacement de tapisserie d'ameublement, pour ne mentionner que ceux-là.
- Le temps où vous pouvez aider votre localité à créer de l'emploi durant la période traditionnelle du ralentissement de l'activité. Quand tous travaillent, chacun en profite.

Pourquoi attendre au printemps?

**Pour renseignements et aide, adressez-vous au bureau
du Service national de placement de votre localité**

Annnonce autorisée par l'hon. Michael Starr, ministre du Travail, Canada

Le réfrigérateur

serviteur précieux



Au début de cette année 1963, que je souhaite des plus heureuse, amies lectrices, et pour vous et pour chacun des vôtres, au début de cette année au cours de laquelle je vous souhaite tous les succès... surtout en cuisine... hé bien, je commence une série d'articles sur l'utilisation appropriée des appareils ménagers. Combien d'entre vous avez de beaux appareils qui sont presque « décoratifs » parce qu'ils ne vous sont pas très utiles et ce n'est peut-être pas toujours dû aux appareils, qui, en somme, sont des serviteurs qu'il faut savoir faire travailler et surtout guider.

J'ai choisi pour commencer, le réfrigérateur. Plusieurs penseront : mais qui ne sait se servir de son frigo ? J'ai pourtant vu tant d'appareils dont les portes étaient toujours ouvertes... d'autres, qui semblaient n'avoir d'autre utilité que de servir de « fourre-tout » où on jette en vrac, et les achats et les restes, et qu'on vide (c'est le cas de le dire, et souvent à la poubelle), une fois la semaine, afin de pouvoir les remplir à nouveau.

GERMAINE GLOUTNEZ

LES USAGES MULTIPLES DU REFRIGERATEUR

Le réfrigérateur doit :
conserver les denrées périssables,
conserver les restes
aider à l'exécution de certaines recettes,
congeler pour peu de temps,
approvisionner en glaçons (cubes de glace).

Conserver les denrées périssables : on a souvent dit que le réfrigérateur bien organisé est le magasin de détail de la ménagère, ce qui est vrai, si cette dernière fait une fois pour toutes le calcul des aliments dont elle a besoin pour une semaine. Le meilleur moyen de faire ce calcul, c'est de continuer pour une semaine ou deux, à faire les achats comme à l'accoutumée,

de tout noter et ensuite de faire le compte des quantités achetées pour chacun des aliments. Si, par exemple, au cours de la semaine, on a acheté 15 livres de viande, ceci indique que même si on achète des viandes différentes, il en faudra 15 livres réparties entre les rôtis, côtelettes, pot-au-feu, bacon, etc... Une fois ces calculs faits pour tous les aliments, il faut

dra dresser la liste d'achats. Cette liste d'achats, il faudra la respecter. Ne pas se laisser tenter par des « spéciaux », qui voudraient nous faire acheter plus... oh, évidemment... à moins que ce ne soit réellement une aubaine, et à ce moment, il ne faudrait pas oublier de faire de la liste d'achats de la semaine suivante, les soustractions qui s'imposent. Si, évidemment, votre réfrigérateur n'a pas la capacité voulue pour contenir les aliments de toute une semaine, faites deux marchés par semaine, mais, basés sur les mêmes principes.

LA CLASSIFICATION DES ALIMENTS

En arrivant à la maison, que faire de toutes ces victuailles ? D'abord, les classer :

1 — les aliments qui se rangent sans préparation : le beurre, le lait, la crème, le yoghourt, les oeufs.

2 — les aliments qui doivent être emballés : les viandes, les fromages, les crustacés.

3 — les aliments qu'on doit laver ou nettoyer : les laitues, les légumes, les poissons, les herbes, etc.

Ensuite : les ranger ! Dans quoi ? Comment ? ...

Le beurre : bien enveloppé, rangé tel quel ; toujours le tenir bien enveloppé ou couvert à cause des odeurs.

Le lait, la crème et le yoghourt : laver et essuyer les bouteilles ou les berlingots de carton. Tenir soigneusement couverts sinon ils prennent des odeurs avoisinantes. Les oeufs : rangés dans leur boîte ou dans des contenants en matière plastique car leur coquille poreuse prend les odeurs et craint l'air et les changements de température.

Les viandes crues, les volailles : débarrassées de leur emballage, soigneusement essuyées avec un linge humide et enveloppées de papier aluminium pour éviter l'oxydation et le dessèchement.

Les viandes cuites : dans un papier paraffiné ou d'aluminium, mais dans un emballage serré.

Les fromages : dans leur contenant, ou s'ils n'en ont pas, dans un papier paraffiné scellé au fer chaud ou dans un papier d'aluminium.

Les melons : papier d'aluminium bien scellé, sinon, ils parfumeront tout le réfrigérateur.

Les fraises et les framboises : envelopper les paniers avec du cellophane ou mettre les fruits dans un récipient fermé. (Ne doivent pas être conservées plus de 24 heures sans être préparées ou au moins lavées, équeutées et sucrées.)

Les autres fruits : lavés, essuyés et enfermés dans des sacs de plastique perforés.

Les champignons crus : tels quels dans leur boîte — les laver seulement au moment de les utiliser.

Les poissons : préparés, vidés, nettoyés, essuyés prêts à apprêter ; placer d'abord sur papier absorbant, puis envelopper de papier d'aluminium.

Les aubergines, les piments, les carottes, les navets, les betteraves, les radis : lavés, essuyés, (enlever les fanés s'il y a lieu), mis dans des sacs de plastique perforés.

Le céleri : bien lavé sans le défaire : débarrassé de ses grosses feuilles (qu'on garde comme assaisonnement), enveloppé ensuite dans un linge puis dans un papier paraffiné. Pour toutes celles qui se plaignent que le céleri amollit au bout de deux jours au réfrigérateur : le mouiller, l'envelopper dans un linge humide et ensuite dans un papier paraffiné.

Les choux, les choux-fleurs : enlever les feuilles qui ne sont pas comestibles, laver, égoutter parfaitement, et ranger dans le compartiment à légumes ou envelopper et ranger si on doit les garder plusieurs jours.

Les poireaux, les échalottes : bien lavés, débarrassés de leurs queues vertes, bien égouttés, mis dans des sacs de plastique bien fermés.

Les épinards, les laitues, les herbes (persil) : trempés, la racine en l'air, bien nettoyés dans plusieurs eaux, égouttés aussi parfaitement que possible et placés soit dans les tiroirs spéciaux soit dans des sacs de plastique. Dans le fond des tiroirs spéciaux pour légumes, il est conseillé de mettre un linge propre qui absorbe l'excès de l'humidité des légumes.

CHAQUE ALIMENT A SA PLACE

Il faut d'abord savoir que l'air froid circule sans arrêt dans l'appareil : l'air très froid du congélateur descend et arrive soit sur la vitre du tiroir à légumes, soit sur la partie inférieure du réfrigérateur, d'où il remonte vers la partie supérieure. Au cours de ces mouvements, il se réchauffe au contact des aliments et en absorbe l'humidité, et ce, d'autant plus vite que les aliments ne sont pas enveloppés ou couverts ; cette humidité, l'air s'en décharge lorsqu'il revient sur la paroi de l'évaporateur, ce qui donne le « givre » : d'où l'importance de garder le réfrigérateur fermé, et de ne l'ouvrir que le temps nécessaire à l'entrée ou à la sortie des aliments. Ce serviteur a un mot d'ordre : « Une place pour chaque chose, et chaque chose à sa place ». Partant du fait que l'air très froid part du haut, que ce même air dessèche les aliments, on commencera donc par couvrir ou emballer tous les aliments qu'on met dans le frigo et ensuite, on placera le plus près de l'évaporateur ou « partie congelante » les denrées les plus périssables : la viande et le poisson. Heureusement que la plupart des réfrigérateurs ont des compartiments à légumes, à fruits, à viande, etc. ... Il n'en reste pas moins

une chose contre laquelle je proteste : c'est l'usage de la porte pour les oeufs (à l'air), le lait, la crème : ces denrées seront « brassées » chaque fois que la porte sera ouverte ou fermée et je ne crois pas que ce soit très bon pour la conservation de tels produits.

RECETTES — REFRIGERATEUR

Punch aux Fruits :

- 1 1/2 pinte d'eau froide
- 1/2 tasse de raisins secs
- 2 tasses de sucre
- 1 bâton de cannelle de 2 po.
- 2 bouteilles de vin rouge Bordeaux
- 1 1/4 tasse de jus d'orange
- 2/3 tasse de jus de citron
- 2 tasses de jus de pomme
- Zeste de 1/2 citron
- 8 oz de cognac ou brandy

Mettre les raisins dans l'eau, amener à ébullition et laisser mijoter 20 minutes. Ajouter le sucre, la cannelle, le zeste de citron et laisser mijoter 5 minutes de plus. Couler, laisser refroidir et ajouter les jus de fruits. Au moment de servir, ajouter de la glace et le vin ainsi que l'alcool.

N.B. Pour les personnes qui désirent un punch sans alcool, omettre vin et cognac et remplacer par 2 grossesses bouteilles de « ginger ale ».

Oeufs Farcis en Aspic :

Cuire des oeufs dur, les couper en 2, les évier, assaisonner les jaunes, et les remettre dans les coquilles de blancs. Réunir les oeufs afin de les reformer. Prendre des moules à ramequins, y couler une mince couche de gelée clarifiée, poser sur cette gelée, une garniture au choix, laisser prendre. Placer un oeuf farci dans chaque moule, remplir le moule de gelée, laisser prendre. Démouler et garnir.

Mont Glacé aux Fraises :

Défaire en crème 1/4 de tasse de beurre, y ajouter 1/4 de tasse de sucre et 1 1/2 tasse de miettes de biscuits Graham. Avec ce mélange, tapisser un bol à démêler de 5 tasses. Laisser amollir 3 chopines de crème glacée aux fraises et remplir le moule garni de miettes de biscuits. Bien presser la crème glacée. Mettre congeler. Ce moule doit être au congélateur au moins 6 heures. Démouler sur assiette froide. Garnir de crème fouettée sucrée et vanillée, et de fraises fraîches.

G. GLOUTNEZ



CIGARETTES
"EXPORT"
BOUT UNI OU FILTRE



Corinne a le "CAFARD"
DOULEURS MENSTRUELLES
Chaque mois, Corinne avait le "cafard" par suite de malaises menstruels fonctionnels. Maintenant, elle prend simplement Midol et connaît un confort parfait, car les comprimés Midol contiennent : • Des ingrédients à action rapide qui SOULAGENT LES CRAMPES, CALMENT LES MAUX DE TÊTE et DE DOS, ET APAISENT LES NERFS IRRITÉS • Plus un médicament spécial qui CHASSE LE "CAFARD".



Corinne est GAIE
GRÂCE À
MIDOL
MARQUE DÉPOSÉE

Si vous avez aux alentours de Montréal...

PROPRIÉTÉ, TERRE ou TERRAIN

à vendre

Adressez-vous à

ROMEO AUGER

CR - 6 - 3718

1250, rue Villeray, Montréal



AMÉLIOREZ votre apparence, jouissez vous aussi d'une belle taille aux lignes harmonieuses par l'emploi des
PILULES PERSANES
\$1.50 la boîte de 40 pilules,
3 boîtes pour \$4.00

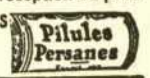
PILULES PERSANES

Dans toutes bonnes pharmacies ou expédiées franco par malle, sur réception du prix.

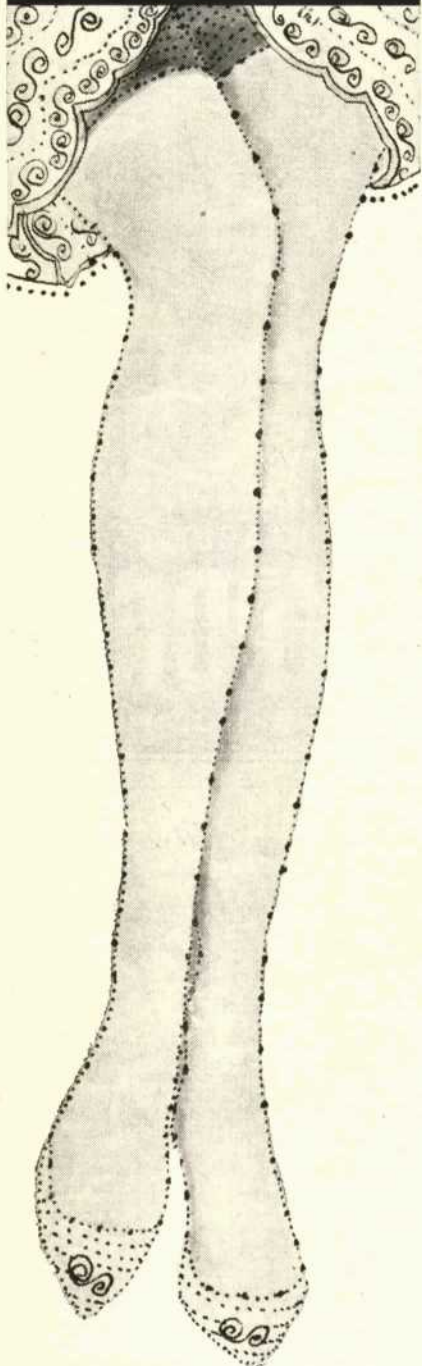
Société des Produits Persans

8258 rue Drolet

(5) MONTREAL



Cleo



LES BAS NYLON « CLEO »

No 421 S

Filet micro résistant, 400 aiguilles, 15 deniers pour plus de finesse et d'élégance. Pointes et talons renforcés pour plus de durée. Bien au-dessous du prix habituel.

Achetez en plusieurs paires à un prix aussi bas. Première qualité.

3 paires \$1.69

6 paires \$3.25

(moins de 55¢ la pr.)

Pointures 8½ à 11

Teintes: Orchid (Brun foncé) — Taupe (Brun moyen) — Magnetic Brown (bronze) — Sunny (beige pâle) — Nude (Beige naturel) — Barley black (gris fusain)

No 421 T

Même chose que ci-dessus mais avec de légères imperfections n'altérant en rien l'usage ou l'aspect. Qualité régulière 89¢ à 1.50

3 paires \$1.25

6 paires \$2.25

(moins de 38¢ la pr.)

Pointures 8½ à 11

Taupe (brun moyen) — Magnetic Brown (bronze) — Nude (beige medium)

LES BAS NYLON « CLEO »

975 De Bullion, Montréal 18, P.Q.

C.O.D. mandat de poste argent

DES FRUITS

pour tous les goûts



Pour la collation des écoliers affamés, incapables d'attendre le souper, il n'y a rien de mieux pour le goût, et surtout pour la santé, que des fruits. Fruits nature, en confiture ou en gelée, mais des fruits variés, accessibles même par temps froids, et les enfants seront rassasiés et les adultes aussi, pourquoi pas !

RENDEZ-VOUS



**AVEC
michelle**

**L'ON PEUT RENCONTRER QUEL-
QU'UN TRES SOUVENT DANS LA VIE
SANS JAMAIS ARRIVER A LE CON-
NAITRE.**



— Je suis croyant, voyez-vous. Je pars du principe que tout ce qui arrive dans la vie est pour le mieux.

— Les Espagnols disent : « No hal mal que por bien no venga » (1).

— Et ils ont raison. Il faut savoir prendre la vie comme elle vient. Tenez, je fais tous les jours une petite prière qui peut résumer, je crois, mon attitude :

« Mon Dieu, donnez-moi la sérénité d'accepter les choses que je ne puis changer,
Le courage de changer celles que je peux,
Et la sagesse d'en connaître la différence. »

ET JEAN RAFA, souriant, espiègle, toujours pressé, sollicité à la fois par la télévision, la radio, le théâtre, le cabaret, une visite à sa fille religieuse, un dîner de famille pour le retour de voyage de noces de son fils, me quitte en me lançant son familier : « En pleine forme ! Faut pas s'en faire ! » qui résume si bien sa philosophie.

Vous comprendrez pourquoi, chaque soir, à l'idée de travailler de nouveau à ses côtés, je me sens, à l'avance, joyeuse.

(1) Il n'y a pas de mal qui n'engendre le bien.

[Lire la suite page 26]

AINSI EN A-T-IL ETE, en ce qui me concerne, du fantaisiste Jean Rafa, « le plus canadien des Français », dont je n'ai appris à apprécier véritablement la personnalité enrichissante que depuis qu'il est devenu mon partenaire à la télévision à l'émission *Ce soir ou Jamais*, et à la scène dans *La Revue de Fin d'Année* du Rideau Vert qui se joue présentement au Stella. J'avais suivi — irrégulièrement, il est vrai, mais suivi néanmoins — sa carrière au cabaret depuis son arrivée au Canada il y a quatorze ans. Sa bonne humeur, son entrain, son optimisme à la scène, ponctués de joyeux : « C'est pas fini ! » sont depuis longtemps devenus légendaires. Mais il y a tant de comiques mauvais coucheurs, de fantaisistes qui, dès qu'ils ne sont plus devant la galerie se transforment en ours semant la terreur dans leur foyer, que sa personnalité de scène ne me révélait rien, pensais-je, sur ce que pouvait être l'homme. Sa popularité auprès des gens du métier eût pu m'être un indice. Je n'avais

jamais eu l'occasion auparavant de réfléchir sur la question.

ET VOICI QUE, jour après jour, depuis plusieurs mois déjà, je retrouve en ce charmant partenaire, une gentillesse, une prévenance, une bonne humeur toujours égales. A tel point que je n'ai pu m'empêcher de lui demander les causes profondes de son heureux état d'esprit. Ne pourrions-nous pas prendre son optimisme pour modèle, en ce début d'année ?

— C'est bien simple. m'a-t-il répondu, chaque matin quand je me réveille, je me dis que cette journée est peut-être ma dernière... Il ne faut que rien ne vienne la gâcher, vous comprenez ? — Quand même... les « tuiles », les contrariétés de tous ordres que la vie nous prodigue peuvent normalement inciter au découragement, faire naître les idées noires. Vous, quoi qu'il arrive — j'ai pu le constater — vous gardez votre sérénité.



JE NE SAIS si l'on peut jamais espérer connaître vraiment une vedette aux talents aussi diversifiés que Monsieur Peter Ustinov. Je rencontrais le célèbre auteur-compositeur-cinéaste-comédien lors d'un récent séjour qu'il faisait dans la métropole. Tout en sachant fort bien qu'il serait submergé par les interviews de mes camarades journalistes, les exigences des photographes et des cameramen, je m'étais quand même rendue à sa conférence de presse — l'une des cinq ou six qu'il devait donner dans les vingt-quatre heures de sa visite — décidée, coûte que coûte, à en tirer quelque chose.

A travers une forêt de têtes, après avoir courageusement joué du coude pendant une bonne dizaine de minutes, je parvins enfin à apercevoir, émergeant de la houle, la tête hirsute que m'avaient rendue familière le cinéma et les journaux. Une bonne tête, à la fois d'ourson de peluche et de Saint-Bernard. Un regard attentif qui se fixait avec sérieux et bonne grâce sur chaque point de la horde d'où émanaient les questions.

PAR UN CAPRICE DU HASARD que j'arrive encore mal à m'expliquer, le groupe des têtes demeurant tout aussi serré, une trouée inattendue au niveau du sol me permet d'apercevoir les pieds du grand homme — grand dans tous les sens du mot, car il donne l'impression d'avoir au moins six pieds deux. « J'aurai au moins cela à rapporter », me dis-je philosophiquement, désespérant de jamais pouvoir l'approcher. Ses pieds ! Je n'en ai jamais vus d'aussi énormes ! Non seulement longs, mais d'une largeur tout à fait inusitée. (Je devais apprendre qu'il chausse la pointure américaine hors-série 12 et demi XXX !).

Le hasard intervenant de nouveau, voici qu'une main ferme me saisit le bras et témérairement, fendait les troupes alignées en rangs serrés, mon guide (son publiciste qui m'a reconnu) et moi-même nous trouvons littéralement projetés sur Monsieur Ustinov. Cette présentation de choc ayant servi à prouver que je tenais sérieusement à l'entendre émettre quelques idées sur sa destinée et celle du monde, je m'appliquai durant la prochaine heure, à suivre Monsieur Ustinov, entraîné d'un groupe à l'autre. Chaque fois, la vedette fort gracieusement me disait : « Je pense sérieusement à ce que vous m'avez demandé, j'y réfléchis », pour me répondre, quelques journalistes plus loin, toujours de façon très pertinente. Ce qui m'a peut-être le plus frappé concernant cet artiste exceptionnel, c'est sa pondération. Chaque réponse, contrairement à beaucoup de gens d'esprit également volubiles, est précédée d'un temps d'arrêt, parfois de la valeur d'une simple seconde mais néanmoins consacré à la réflexion. Voici en somme, dans les circonstances difficiles où je lui ai parlé, le résultat de notre rencontre :

— Qu'aimez-vous le plus dans la vie ?

— La vie elle-même. Vivre.

— Détectez-vous quelque chose ?

— L'intolérance.

— Etes-vous un homme heureux ?

— Qu'est-ce qu'un homme heureux ? (mon interlocuteur semble momentanément dérouté par cette question).

— Peut-être est-ce un homme qui réussit à vivre en paix avec lui-même vingt-quatre heures sur vingt-quatre ? Osé-je enchaîner.

— C'est là, certes, l'un des éléments du bonheur. Et pourtant, nous fluctuons sans cesse. Nous ne sommes jamais le même être d'un jour à l'autre, d'une heure à l'autre.

— Auriez-vous une définition du bonheur ?

— Disons une définition de l'optimisme. Je l'ai dit dans *Romanoff et Juliette*. « L'optimiste, c'est celui qui connaît la vie, et l'accepte. Le pessimiste, c'est celui qui la découvre chaque matin au réveil... ».

— Vous qui faites rire le monde entier par votre esprit, arrive-t-il que l'on vous fasse rire vous-même ?

Long temps d'arrêt. Pour Monsieur Ustinov, le rire est de toute évidence une affaire sérieuse. Il tente de se dérober. J'insiste. Mais si... n'importe quelle petite chose arrivée récemment.

— En prenant l'avion, me raconte-t-il enfin, pour venir au Canada, à Londres, une dame surexcitée vient à moi, me disant qu'elle a vu la comédie musicale que l'on a réalisée en Angleterre sur le thème de Billy Budd, que cela ne lui a pas plu du tout, qu'elle était certaine que mon adaptation cinématographique du roman de Melville serait beaucoup plus amusante. Je n'ai pu m'empêcher de lui répondre : « Si vous aimez les pendaisons, cela vous amusera sûrement » (2)

Je ris de bon cœur, lui faisant remarquer que c'est lui encore une fois qui a su nous faire rire. Il enchaîne :

— Il y a aussi l'homme d'état des Nations Unies qui m'avouait un jour : « Beaucoup de crises internationales ont été évitées du seul fait que nous sommes moins bien informés que le public sur la situation mondiale !

C'était trop beau, cette amorce de tête-à-tête... aussi est-on bien vite venu m'enlever ma vedette !

. . .

ELOI DE GRANDMONT, dont tout le monde connaît les pièces de théâtre, les poèmes, et les textes à la radio et à la télévision, me disait récemment, à l'issue d'une projection d'émissions filmées au début de notre télévision : « Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que les mêmes femmes, — Nicole Germain, Lucille Dumont, etc. — sont beaucoup plus belles à l'écran aujourd'hui qu'elles ne l'étaient alors, et beaucoup plus jeunes ! »

Ce qui prouve encore une fois, comme nous le dirait Jean Raza, qu'il ne faut jamais perdre son optimisme.

C'EST CE QUE JE VOUS SOUHAITE POUR 1963 !

(2) Le héros, un jeune mari du 18^e siècle, meurt pendu en haute mer pour trahison.

leur emploi abusif peut faire diminuer la sensibilité des intestins et créer ainsi une constipation tenace, douloureuse, et finalement résistante aux médicaments eux-mêmes. Ceci se produit plus facilement chez les personnes âgées ou chez celles qui ont eu plusieurs grossesses dont la motilité du tube digestif est déjà diminuée. L'arrivée de nouvelle nourriture dans le duodénum (petit intestin) avertira la dernière portion du colon de se vider dans l'ampoule rectale. Cette vidange se fera assez brusquement pour distendre les parois de l'ampoule rectale et provoquer le réflexe connu, réflexe si fort que l'enfant ne peut le contrôler avant l'âge de deux ans, en dépit de toute semonce. Malheureusement, ce réflexe s'affaiblit chez ceux qui ont appris à le combattre trop souvent (ceux qui manquent du temps ou de l'endroit nécessaire à leur travail) et, en ce sens, le contrôle des sphincters est devenu une cause importante de constipation dans le monde civilisé. Les affections douloureuses de l'anus (hémorroïdes, fissures) agissent dans le même sens, la défécation étant retardée pour éviter la douleur. Une simple attention aux « habitudes intestinales » réglera le problème (plusieurs personnes vont régulièrement à la selle après déjeuner. Un départ hâtif sans déjeuner perturberait leur rythme intestinal).

La troisième catégorie correspond aux cas moins nombreux de constipation dont la cause nécessite l'application de moyens autres que les moyens employés ordinairement. Ces cas résultent de causes organiques locales (tumeurs, gros colon) ou générales (hypothyroïdie, maladies rénales, Parkinson, accidents cardiovasculaires) à traiter comme telles. Les causes aiguës de constipation (anesthésie générale, choc nerveux, émotions violentes) représentent les meilleures indications à l'emploi de laxatifs.

Les constipations de très longue durée signalent rarement l'existence de maladies importantes mais peuvent causer des lésions anales (fissures, hémorroïdes). Par ailleurs, les constipations récentes, surtout lorsqu'elles sont alternées avec des diarrhées, motivent une consultation immédiate. Dans tous les cas, la cause de la constipation doit être décelée et traitée selon la logique médicale.

**la Belle
dans le Jardin**



UN ROMAN INÉDIT de LISE BLANCHET

ILLUSTRE par GILLES MORIN

Le soleil de juillet entrait par la fenêtre ouverte. Déjà les marronniers de l'avenue jaunissaient et les feuilles dorées tombaient en tournoyant sur le trottoir.

Juliette Dormoy acheva de nouer sa voilette; puis, elle jeta autour d'elle un regard satisfait. Un désordre sympathique régnait dans la pièce. Les valises de cuir fauve étaient fermées mais la grande malle béante attendait les vêtements entassés sur les chaises. Un bouquet d'oeillets roses embaumait alentour. Le chat persan s'aiguillait les griffes sur le tapis.

Un pas vif se fit entendre dans l'escalier de marbre; la porte fut poussée par une main impatiente, et Jean Dormoy, le mari de Juliette, entra.

C'était un homme de haute taille, que la quarantaine épaississait un peu. L'oeil bleu, derrière les lunettes, était plein d'intelligence et de bonté. On devinait, à première vue, combien il était demeuré amoureux de sa femme.

— Es-tu prête, chérie? demanda-t-il. Justin est déjà au volant.

Elle se mit à rire et montra la malle grande ouverte.

— Oui, il n'y a plus qu'à fermer ça... Mais avant, je veux y loger quelques vêtements... Je veux aussi envelopper ces oeillets que j'emporterai. Ce serait un crime de les laisser mourir, là, tout seuls, ou de les jeter à la poubelle. Il me semble toujours que les fleurs ont une âme.

— A propos, chérie, je t'ai souvent parlé de Madeleine, cette filleule de ma mère. Tu as eu, d'ailleurs, l'occasion de la voir, autrefois chez elle...

— Certes! Elle fait ses études à Oxford?

— Non. Depuis la mort de ses parents, (tu sais qu'ils sont morts dans un accident de chemin de fer?), elle luttait pour conserver un patrimoine que lui disputait un vague cousin. Or, l'enquête dut établir lequel des deux était mort le dernier... Oh! des histoires invraisemblables. Ses parents étaient mariés sous le régime de la séparation de biens, et je ne sais ni pourquoi, ni comment, une partie de leur mince fortune fut dissimulée par l'un d'eux, et mise en banque au nom de ce vague cousin. Je suppose qu'ils ne s'entendaient pas et devaient envisager une séparation! Dieu les a rapprochés pour l'éternité! Ainsi en vint-il parfois de nos aspirations humaines! Quoiqu'il en soit, Madeleine ne possède rien, ou à peu près rien. Elle doit se chercher une situation. Je l'aiderai, ceci ne fait pas l'ombre d'un doute. Quitte à la prendre à l'usine.

— Tu feras bien, dit Juliette conciliante. La pauvre enfant! Il me souvient d'un brun visage que dévorait des yeux splendides. Elle doit avoir vingt ans, je crois.

— Oui, elle va les avoir en août. Ma mère l'aimait beaucoup. Si tu savais comme elle se trouve seule. Elle m'a envoyée une lettre pathétique; un véritable S.O.S.

Un moment plus tard, la voiture emmenait Juliette et son mari vers leur maison de Saint-Gilles, près du lac du Bourget; tandis que Jean Dormoy consultait des lettres, la jeune femme, revivait son passé.

Elle songea, tout d'abord, à l'humble logis, où elle avait vécu, enfant... Une petite fille, aux boucles blondes, jouait dans une cour minuscule avec quelques enfants, aux mains sales, aux vêtements déchirés. L'un des garçons était Philippe. En ce temps lointain de l'enfance, Philippe était le grand ami de Juliette. Il la défendait contre les autres, trop turbulents, trop batailleurs, parfois méchants.

Plus tard, leur amitié se transforma en un plus tendre sentiment. Philippe s'expatria pour se faire une situation.

— Un jour, je reviendrai, riche, et je te demanderai de m'épouser...

Las! Philippe n'était pas revenu, et Juliette, un jour, était devenue Mme Dormoy, la femme d'un riche industriel...

Certes! Elle ne regrettait rien. Son mari était parfait. Il n'y avait qu'une ombre au tableau. Jusqu'alors, ils n'avaient pas d'enfants. Mais l'un et l'autre évitaient d'en parler, pour ne pas augmenter leur peine.

La jeune femme fut tout étonnée de se trouver, soudain, devant la grille de la maison. Au bruit du klaxon, un vieux jardinier vint ouvrir.

— Rien de neuf, ici, Lucas? demanda machinalement M. Dormoy en se penchant à la portière.

— Si, Monsieur. Votre nouveau secrétaire est arrivé.

— Ton secrétaire? dit Juliette.

— Oui, j'ai oublié de t'en parler. J'ai engagé un jeune homme pour m'aider pendant les vacances; ces dernières années, je ne me reposais vraiment pas...

La jeune femme eut un soupir d'aise en entrant chez elle. Jamais elle n'avait retrouvé Saint-Gilles avec un tel sentiment de bien-être, presque de bonheur.

Elle sourit au grand lit bas, en bois de citronnier, à la coiffeuse encombrée de flacons, aux voilages de mousseline d'un ton à peine ocré, aux baies vitrées ouvertes sur la pelouse au gazon de velours.

Comme tout cela était reposant, joli, confortable! Juliette, enfant, puis jeune fille, avait-elle jamais rêvé pareille existence? Elle ne devait être que gratitude envers le Ciel qui la choyait, comme une enfant chérie. Elle joignit les mains pour une courte prière.

Elle enleva ses vêtements de voyage, dénoua la voilette qui embrumait sa jolie figure. Ses lèvres roses, ses yeux brillants, ne témoignaient d'aucune fatigue. Il aurait fallu beaucoup plus que ce petit voyage pour ternir sa fraîcheur.

Elle entendit son mari faire couler un bain, remuer des ustensiles de toilette en sifflant. Lui aussi devait se trouver heureux dans la vieille maison familiale.

Mais, soudain, dans la pièce de l'autre côté, celle qui servait de bureau, un pas d'homme se fit entendre: un pas étranger. Celui du nouveau secrétaire, sans doute. A cette pensée, un nuage assombrit le front de Juliette... Elle aurait voulu rester seule, durant quelques jours, avec son mari. Le secrétaire se montrait bien pressé, indiscret même. Ah! On avait bien besoin de lui! Peut-être ne resterait-il pas à Saint-Gilles...

Peut-être trouverait-il plus d'agrément à loger à l'auberge du village, où les filles venaient danser les dimanches soir. Juliette essayait de se persuader que cet homme ne les gênerait pas. Mais un malaise demeurait en elle!

... Des grenouilles chantaient dans la mare, de l'autre côté des pelouses; de petits nuages dorés se promenaient dans le ciel, dont l'opale se fonçait de seconde en seconde. C'était le commencement d'un long crépuscule d'été.

— Mais parfaitement! Parfaitement! Juliette sursauta. Cette voix! Où l'avait-elle déjà entendue?

Elle réveillait dans son âme des échos assoupis. Elle haussa les épaules, se moquant un peu d'elle-même. Qu'avait-elle donc ce soir?

Tout à l'heure, son mari lui présenterait son nouveau secrétaire; elle verrait bien que ce n'était pas Philippe, malgré la ressemblance de leurs voix...

— Philippe, murmura-t-elle... Philippe.

Comme il y avait longtemps qu'elle n'avait pas prononcé ce nom...

Pourtant, quand elle entendit son mari lui dire que son secrétaire s'appelait Philippe Darcy, elle eut un petit rire douloureux. Puis, elle refusa de paraître, ce soir-là, à table...

— Je suis fatiguée, dit-elle.

... Demeurée seule dans sa chambre, elle songeait, tout alarmée:

— Je ne l'aime plus, Seigneur. J'ai tout fait pour que mon mari, seul, ait place en mon cœur... Mais je ne veux pas voir Philippe... Je ne le peux pas...

II

« A LORS ? »

Le lendemain matin Juliette et Philippe se trouvèrent face à face dans l'allée des tilleuls. Un chaud soleil, déjà, passait au travers des branches, les roses alanguies penchaient sur leurs tiges, et le jardinier, un sécateur à la main, coupait les fanées de la veille.

Jean Dormoy était parti de bon matin, faire un tour dans la montagne. C'était son habitude. A chacun de ses séjours, il allait reconnaître les lieux, où il jouait enfant. Lui avait eu un château pour ses premiers jeux. Un beau château. Juliette songea à la petite cour bitumée, enserrée entre de hauts murs lépreux, où elle habillait ses poupées de carton, sous l'oeil moqueur de ses camarades.

— Alors? reedit Philippe, comme si ce simple mot eût été, en lui-même, une explication.

— Saviez-vous que j'étais la femme de Jean Dormoy lorsque vous avez accepté cette place de secrétaire? demanda Juliette.

La conversation était, enfin, engagée.

— Comment l'aurais-je su? Personne ne m'avait parlé de vous. Je ne pensais pas vous retrouver ici.

— M'avez-vous donc cherchée, ailleurs? dit-elle d'une voix ironique.

Il baissa la tête.

— Non, répondit-il avec franchise.

— Vous voyez bien!

Puis elle se mit à rire d'un rire haut, vibrant, mais qui sonnait faux.

Un oiseau gazouilla au-dessus d'eux. Ce devait être le rossignol, éveillé, lui aussi, et qui parlait à sa compagne, dans son doux langage. Les petits allaient sortir du nid; déjà, ils essayaient leurs ailes en poussant des cris effrayés.

— Qu'avez-vous? demanda Philippe. Qu'est-ce donc qui vous fait rire?

— Vous. Je riais de vous... Mais, j'espère bien que vous allez tout de suite quitter Saint-Gilles. N'est-ce pas la première idée qui devait vous venir à l'esprit? N'avez-vous aucun sens de l'opportunité?

Il eut un regard plein de pitié pour elle.

— En vérité, dit-il, je ne comprends pas. Lorsque j'ai accepté cette place chez Monsieur Dormoy, je ne savais pas qu'il était votre époux. Mais puisque vous me le suggérez, je pense que je le quitterai. C'est en effet le parti le plus sage. Mais de grâce, ne vous mettez pas en colère.

— Ainsi, vous êtes parti pour conquérir le monde, et vous voilà revenu. Que s'est-il passé pendant cet intervalle! Peut-être n'ai-je pas le droit de vous interroger. Peut-être voulez-vous garder vos secrets? Mais il n'est pas défendu de mentir, Monsieur.

— C'est beaucoup moins simple que vous ne croyez, dit-il. Il est exact que je me suis expatrié pour me faire une situation, que je voulais aussi brillante que possible. Je voulais vous épouser quand le succès aurait couronné mes efforts. Je n'ai pu, hélas! réaliser aucun de mes projets: tout a craqué dans mes mains. Ma santé m'a obligé à revenir en France. Je ne suis pas pauvre au point d'en être réduit à la mendicité. Quand je revois mon enfance — notre enfance, Madame, — je me trouve même riche. J'ai quelques économies: voyez, je vous dis cela en toute simplicité.

— Je vois, dit-elle.

Mais tout cela ne lui disait pas pourquoi il n'avait pas cherché à la revoir.

Il poursuivit:

— Une fois encore, je dus briguer un emploi. J'eus la chance d'être agréé par Monsieur Dormoy... La chance, dis-je? Je ne sais plus aujourd'hui si ce fut une chance...

Il soupira.

— De toute façon, vous ne pourrez garder cet emploi, se borna-t-elle à constater sans se rendre compte de la cruauté de ses paroles.

— C'est bien mon avis.

Un silence, que mit à profit le rossignol pour faire entendre sa voix...

Un pas, tout près d'eux, les fit sursauter. Jean Dormoy arrivait. Tout à leur discussion, ils ne l'avaient pas entendu.

— Ah! dit-il, je vois que vous avez fait connaissance.

— Oui, dit Juliette, mais Monsieur Darcy prétend qu'il n'est pas très sûr de pouvoir rester.

— Bah! Nous saurons bien le garder.

Philippe, pourtant, resta à Saint-Gilles. Monsieur Dormoy eût mal compris son départ. D'un commun accord, Juliette et Philippe s'évitaient...

On attendait Madeleine... Elle s'annonça un beau jour.

— La lettre est timbrée de Boulogne, dit Jean qui montrait une missive, envoyée par la jeune fille, à sa femme... Si on savait quel moyen de locomotion elle empruntera, on aviserait. Elle ne nous dit rien à ce sujet. Il est possible qu'elle prenne un car à Lyon.

— Je crois qu'il faudra, tout de même, envoyer Justin, le chauffeur à la gare.

— J'irai moi-même, ce sera plus simple, décida Jean. Tu m'accompagneras, si tu veux.

Mais, Juliette ne promit rien. Elle ne se sentait pas en train. Une sorte de malaise, presque physique, lui torturait le cœur.

On apporta les mets, et la jeune femme se mit à table, en face de son mari.

Les hors-d'œuvre, bien faits pour tenter le palais le plus récalcitrant, ne trouvèrent, pourtant, pas grâce devant elle. Des gouttes d'huile d'olive, mettaient des perles d'or sur les fraîches feuilles de laitue, le rôti embaumait, et une tarte aux myrtilles devait couronner ce repas délectable.

— Tu n'as pas faim ? demanda Jean plein de sollicitude.

— Non...

Elle porta une tranche de tomate à sa bouche, fit des efforts pour l'avaler.

— C'est la chaleur, dit-elle... Je voudrais seulement me reposer.

— Toi, ma chérie, tu n'es pas dans ton état habituel. La chaleur ne t'a jamais empêchée de manger. Demain, nous irons voir le médecin. Je ne veux pas d'une petite femme malade, dit-il en souriant avec bonté. Allons, bon ! Tu ne vas pas pleurer, maintenant ! Quelqu'un t'a-t-il fait de la peine ? Dis-le moi, et je jure d'aller lui dire son fait à ce personnage ! Tu ris ! Quelle petite fille j'ai là !

Passant sans transition du rire aux larmes, Juliette avait le sentiment d'être ridicule. Pourquoi agissait-elle ainsi ? Quelle force, ou plutôt quelle faiblesse la poussait ? Mais pour un peu elle se serait sentie réellement malade. Elle se leva de table, refusa l'offre de Jean qui prétendait l'accompagner, et se dirigea vers sa chambre.

Les persiennes abaissées laissaient passer des traits d'or en fusion qui zébraient la pièce, et faisaient des dessins géométriques sur le couvre-pieds du lit. Le bouquet d'oeillets, rapporté de Lyon, achevait de s'épanouir dans un vase d'opaline bleue. Le parfum flottait dans l'air, exaspéré par la tiédeur du jour.

— Dormir ! se dit Juliette. Dormir. Ne plus penser pendant quelques minutes, quelques heures peut-être... Elle passa une robe de chambre et s'étendit sur le lit. Une abeille entra, s'empêtra dans le tulle des rideaux, et son vrombissement s'amplifia dans la tête de la jeune femme, au point de devenir insoutenable. Ce n'était pas une, mais cent, mais mille, mais des millions d'abeilles qui bruissaient dans la pièce.

Juliette se leva pour libérer l'animal. Elle n'en tuait jamais aucun, car elle avait un respect sacré de la vie. Et puis, se serait-elle attaquée à une abeille ? Mais celle-ci ne l'attendit pas pour déguerpir. Elle repassa la fenêtre et disparut dans l'air embrasé.

Juliette resta un moment accoudée à l'appui, laissant son regard errer sur le parc, au delà de la cour... tout au fond, là-bas, on voyait le lac encadré par les montagnes sévères.

« Tu aimes la maison ? » lui avait dit Jean...

Certes ! Elle l'aimait. Elle s'y sentait comme en un nid douillet, sous la tendre protection de son mari... Pourquoi fallait-il que Philippe soit revenu, comme pour mettre un semblant de

remords dans sa vie... un semblant de regret ?

Elle entendit, alors, comme en un rêve, tinter la clochette de la grille à l'entrée. Presque jamais on ne la tirait puisque la grille demeurait ouverte tout le jour. On la fermait, le soir, afin que les deux danois, à l'esprit quelquefois vagabond, ne fussent pas tentés de s'évader...

Quelle main timide, avait tiré la chaîne de la cloche ?

Juliette, dans sa robe de chambre, quitta la pièce et sortit de la maison qu'elle contourna afin de voir l'entrée. Lucas, qui ratissait une allée, mit son outil sur l'épaule et s'en fut à la rencontre d'une mince jeune fille, indécise sur le seuil. D'autorité, il lui prit la valise des mains.

De loin, Juliette vit la scène ; elle nota l'hésitation de la jeune visiteuse. Quelle crainte venait l'assaillir au seuil de la maison qu'elle devait connaître, pourtant ? Elle avait dû y séjourner lorsque Mme Dormoy vivait, avant le mariage de Jean et de Juliette...

Allons ! Il ne fallait pas que cette jeune fille — cette très jeune fille — eut l'impression d'être indésirable. Mme Dormoy alla à sa rencontre.

Lucas marchait en avant, la valise à la main, le dos courbé, comme les gens qui peinent sur la terre.

La jeune fille arrivait à sa hauteur, alors Juliette lui tendit la main :

— Vous êtes Madeleine, n'est-ce pas ? dit-elle.

Une haie d'églantiers fleurissait derrière les deux femmes et formait une merveilleuse toile de fond. C'est alors que Philippe Darcy vit, pour la première fois, Madeleine. Mais il ne devait plus l'oublier.

Elle était un peu pâle et ses splendides yeux noirs, avaient une expression de mélancolie. Elle avait le plus pur visage qui se puisse rêver.

— Oui, dit-elle à Juliette — et sa voix était un chant — oui, je suis Madeleine. Et vous êtes Juliette ? Vous êtes toujours aussi jeune.

Se croyait-elle obligée à ce compliment ? Mais Juliette prit son bras et l'amena jusque vers Philippe qui, surgissant d'une allée transversale, demeurait à une distance respectueuse.

— Je vous présente Philippe Darcy, le secrétaire de Jean. Presque son ami. Monsieur Darcy, voici Madeleine de Bièvres. Elle va vivre avec nous quelque temps, aussi longtemps qu'il lui plaira. Mais, venez, Madeleine. Vous devez être fatiguée. Faire le chemin sous ce ciel de feu est de la folie ! Si vous nous aviez avertis... Justement, Jean se proposait d'aller à la gare pour l'arrivée du train de cinq heures...

Philippe les vit disparaître toutes les deux dans la maison. Il resta un long moment immobile, comme frappé par la foudre...

Puis, des bribes d'un poème de Jacques Ier, roi d'Ecosse, lui revinrent en mémoire. Ce poème s'appelle : *La Belle dans le Jardin*...

Ainsi, me lamentant, solitaire en
[ma chambre
J'allai, soudain, d'un pas rapide
[à la fenêtre...
Je vis se promener au dessous de
[la tour
La plus belle ou la plus fraîche
[des jeunes fleurs...
En elle était beauté, jeunesse,
[port modeste...

« Jeunesse, beauté, port modeste ? »
La nouvelle arrivante avait tout cela.
Il haussa les épaules et se dit que

sa situation à Saint-Gilles se compliquait étrangement.

Pendant ce temps, Juliette marchait à côté de Madeleine.

— Je vais vous montrer votre chambre et refaire connaissance avec vous. Il y a si longtemps que nous ne nous étions vues ! Un siècle !

— Je vous remercie, Madame, de votre si aimable accueil, dit la jeune fille.

— Alors, appelez-moi tout simplement Juliette, dit la jeune femme sans bien savoir à quel mobile elle obéissait.

Elle parlait, souvent, plus vite que sa pensée, et regrettait alors l'amitié offerte. En attendant, Madeleine sauta sur l'occasion et appela tout de suite la jeune femme par son prénom.

— Juliette, je sens que nous deviendrons de vraies amies. Je vous aime déjà ! Je vous aimai autrefois, lorsque je vous vis chez ma marraine. Vous aviez, justement, les cheveux que je trouve les plus jolis du monde : si blonds, si légers !

« Serait-elle sotte, par-dessus le marché ? » se dit Juliette.

Mais l'autre, devinant que la jeune femme retirait son amitié si légèrement offerte l'instant auparavant, se tut. Lorsqu'elles abordèrent le perron, où Lucas les attendait, à côté de la valise. Madeleine dit :

— Je suis bien fâchée de vous donner toute cette peine. Ne croyez-vous pas qu'une domestique pourrait m'indiquer ma chambre ? Vous vous reposez, je pense...

Cette allusion à sa tenue déplut à Juliette. Mais elle ne pouvait pas raconter qu'elle se promenait en robe de chambre, dans le parc. Ce sont de ces sortes de choses que l'on ne fait pas.

— Oui... Mais je m'apprêtais à sortir... Vous voyez que tout est très bien. Lucas, laissez cette valise ici ; Gabrielle la montera dans la chambre de Mademoiselle de Bièvres.

III

« Il est inutile que je vous présente, dit Jean Dormoy d'une voix joyeuse, puisque vous vous êtes déjà rencontrés, dans le parc, sous l'égide de ma femme. »

— En effet, balbutia Madeleine.

Ils venaient d'entrer tous les quatre dans la salle à manger, dont la haute fenêtre était grande ouverte sur le parc. Un dernier rayon teintait de rouge la cime des arbres, et une grande bande orangée nuageait le ciel, au couchant.

— Il fera encore très chaud demain, annonça Juliette.

— Tu prédis le temps, maintenant ? dit Jean en riant.

Elle eut un geste de mécontentement : ce tutoiement devant Philippe lui déplaisait. Autrefois, c'est lui qui la tutoyait. Ils se tutoyaient tous, les petits enfants de la cour du quartier misérable.

Pourquoi ne disait-elle pas à son mari que Philippe était son ancien camarade de jeux ? Pourquoi lui cachait-elle cela ? Tout aurait été si simple, après !

— Je tiens ce renseignement de Gabrielle, qui, elle, le tenait de Lucas. Les vieux jardiniers savent beaucoup de choses. Et le ciel a peu de secrets pour eux.

— Ils ont bien de la chance ! dit Philippe.

— Je parle de secrets tout à fait anodins, comme les changements de temps. Pour faire les semis, ils attendent, la nouvelle lune.

— Bravo pour ta science, Juliette ! s'exclama Jean.

La servante, chargée du service, apportait le potage. Chacun se servit, mais Juliette regarda d'un oeil maussade le bouillon doré qui emplissait son assiette. Puis, elle la repoussa légèrement.

— Décidément, je n'ai pas faim. D'ailleurs, je pense qu'il est fou d'avaler du potage par ce temps ! C'est bon pour l'hiver !

— N'est-ce pas toi qui as commandé le menu ?

— Si, comme d'habitude. Mais je n'ai pas fait attention ! J'ai la tête à l'envers, je crois !

Elle rougit, à ces mots, en songeant que Philippe y verrait peut-être une relation entre sa présence à Saint-Gilles et l'étourderie, pour ne pas dire plus, de la femme de son hôte.

— Tu n'as pas besoin de te chercher des excuses, répartit son mari. Pour ma part, j'aime le potage en toutes saisons. Et tu es une excellente maîtresse de maison.

— Tu es l'indulgence même, Jean. Nos hôtes ne sont peut-être pas de ton avis... Voyons, qu'en pensez-vous, Madeleine ?

— Même si elle pensait exactement le contraire, elle ne te le dirait pas. Au fond, tu es assez contente d'entendre des compliments, n'est-ce pas, chérie ?

Philippe Darcy semblait bien loin d'eux. Autour de la vaste table ronde, où auraient pu tenir vingt convives, ils avaient assez de place pour s'isoler les uns des autres. Ils pouvaient s'absentir de converser avec leurs plus proches voisins si cela leur chantait. Bien commode, ces vastes tables rondes ! songeait le jeune homme.

Pourtant, à la dérobée, plus d'une fois il regarda Madeleine. La jeune fille était ravissante dans une simple robe de toile bise, ornée d'un liseré rouge, qui convenait à sa beauté brune. Elle avait un collier d'or orné d'une croix. Dans son élégante simplicité elle avait l'air d'une reine. Il revit les femmes qu'il avait rencontrées dans sa vie, y compris Juliette, la dernière, la petite amie d'enfance, qu'il avait aimée, qu'il avait cru aimer...

Puis toutes les autres : comme elles pâlisseraient devant cette Madeleine qui venait de faire irruption dans son âme !

« Je ne sais rien d'elle. Peut-être, est-elle fiancée... Peut-être a-t-elle le cœur plein d'amour pour un autre. Et moi, pauvre fou, je prétendrai... »

RAISON MAJEURE

Olive. — Par prudence, quand je me couche, je mets toujours mon porte-feuille sous le traversin.

Marius. — Je le ferais bien aussi... mais je ne peux dormir la tête trop haute !





"En suivant ma MÉTHODE . . .

Ce ménage est devenu le COUPLE IDÉAL"



affirme le Professeur BEN WEIDER

"La culture physique est une nécessité indéniable pour le maintien des capacités physiques humaines. Car ces dernières forment la base de tout corps sain. L'homme, de même que la femme et l'enfant, qui ne font pas d'exercice, sont inexorablement condamnés à vieillir rapidement. Si vous consacrez à la culture physique, chez vous, quelques minutes par jour, vous connaîtrez la joie de conserver votre corps jeune, souple et ferme. Prenez l'exemple du couple ci-haut, qui a suivi mes cours de culture physique, à domicile:

LUI — Son tour de poitrine était de 38", sa taille de 42". Il était sur le déclin. Quelques exercices rationnels quotidiens l'ont transformé en un homme jeune, musclé, fort et sain. Il a une carrure imposante, des épaules larges, un ventre plat et la taille mince et souple.

ELLE — Approchant l'âge critique pour beaucoup. Pour elle ce fut le début d'une nouvelle jeunesse. Son corps s'est élancé, sa taille s'est amincie, ses jambes et bras se sont musclés élégamment et sa poitrine s'est raffermie. Elle est aujourd'hui aussi gracieuse et svelte qu'elle l'était à 20 ans.

L'ENFANT — Chétif et timide, il manquait d'appétit. Jouer en plein air le fatiguait, hiver comme été. Aujourd'hui c'est un beau garçon qui se développe harmonieusement pour la joie de ses parents ravis. Il mange bien et a de l'assurance à l'école comme aux jeux. Ses amis le "respectent" de plus en plus.
C'est tout dire. Ma Méthode A DOMICILE vous aidera à vous aussi à maintenir vos capacités physiques naturelles".

COURS GRATUIT

Faites ceci: Sans obligation pour vous, envoyez-moi cette annonce avec votre nom et adresse, plus 25¢ pour frais d'envoi. Indiquez: pour hommes, pour femmes, pour enfants (pointez selon le cas). Vous recevrez en retour un cours complet de culture physique, à suivre CHEZ VOUS A DOMICILE. De plus vous recevrez de la littérature et des copies des magazines "Santé et Force" et "Beauté et Santé", contenant des articles et illustrations et des régimes alimentaires à suivre qui vous aideront à réaliser votre ambition. Chaque cours est une valeur de plus de \$3.00 qui vous sera postée GRATUITEMENT. Adressez cette annonce aujourd'hui même à: Prof. BEN WEIDER, a/s. Poirier, Bessette & Cie. Ltée, 975, rue De Bullion, Montréal 18, P.Q. SVP, inclure .25 pour frais d'envoi.

LA BELLE DANS LE JARDIN

Non, il ne pouvait prétendre à rien.
— A quoi songez-vous, Monsieur Darcy? lui demanda Jean Dormoy.

— A rien. Et à tout. Je pensais à l'offre de ce jeune chimiste qui a découvert un noir épatant.

Jean ouvrit de grands yeux et regarda son secrétaire comme il eût regardé un animal préhistorique.

— Même ici votre travail vous poursuit? Je ne sais si je dois vous en féliciter ou vous en blâmer. Tu entends, Juliette, et toi, Madeleine? Voilà un jeune homme admirable. Le devoir, l'idée du devoir plutôt, ne le quitte pas.

— C'est assez rare, constata la jeune femme.

— C'est assez beau, appuya Madeleine.

Mais voyant la gêne de Philippe devant l'attention dont il était l'objet, elle dirigea la conversation sur un autre sujet.

Après le repas, Jean entraîna Philippe au fumoir.

— Nous allons laisser nos charmantes hôtes, dit-il. Elles vont bavarder. A moins que tu ne veuilles venir fumer une cigarette près de nous, chérie, ajouta-t-il à l'adresse de sa femme. Quant à Madeleine, je dispose d'elle comme un propriétaire. Je voudrais qu'elle se considère absolument libre. Fumes-tu, Madeleine?

— Oui; j'avais l'habitude, en Angleterre, de ma petite cigarette après les repas. Mais je ferai ce que voudra Juliette.

Celle-ci eut un geste qui donnait l'envolée à toutes les responsabilités.

— Allez fumer, Madeleine. Moi, je me retire dans ma chambre. Je vais lire. J'ai reçu justement un roman dont on parle beaucoup en ce moment.

Puis, elle se leva et quitta la pièce.

Aussitôt, pour Madeleine l'atmosphère parut allégée. Qu'avait-elle à craindre de Juliette? La jeune femme ne lui montrait que gentillesse...

Elle suivit machinalement les deux hommes au fumoir. Puis, quand elle s'aperçut qu'elle était seule avec eux, elle rougit, et ne se trouva pas à sa place.

Mais Jean lui désigna un fauteuil profond et la prenant par la main la fit s'y asseoir. Il lui tendit, ensuite, un immense coffret rempli de cigarettes des marques les plus diverses:

— Choisissez. Philippe, voulez-vous lui donner du feu. Regarde, Madeleine, le beau briquet que possède Monsieur Darcy.

La main de Philippe s'approcha du visage de la jeune fille, et la flamme du briquet, une seconde, l'illumina. Qu'elle était charmante ainsi!

Et la main du jeune homme se mit à trembler, tandis qu'il essayait, en vain, d'allumer son cigare.

Du coin de l'oeil, Jean Dormoy vit le manège. Une expression de malice passa dans son regard. Ah! Si une idylle naissait entre les deux jeunes gens, ce n'est certes! pas lui qui y trouverait à redire.

Parfois, il envisageait l'avenir de Madeleine et pensait qu'il ne serait pas des plus brillants... Il lui donnerait bien une dot convenable, en souvenir de sa mère, si Juliette n'y voyait pas d'inconvénients. Car Juliette avait son mot à dire dans l'affaire. Mais quoi! Juliette avait le coeur tendre et l'âme généreuse. Et puis, Madeleine était

jolie. C'est là un sérieux atout pour une fille à marier...

IV

HUIT jours passèrent, pendant lesquels les hôtes de Saint-Gilles apprirent à se mieux connaître. A s'aimer, à se détester, peut-être... Madeleine, le plus souvent, quittait la maison et s'en allait rêver dans la campagne. Assise au bord du lac, elle bavardait avec les pêcheurs, lisait, brodait un napperon qu'elle destinait à Juliette. Puis, elle rentrait, à pas lent, comme une vieille femme qui n'en peut plus.

Philippe Darcy avait obtenu de s'absenter pour une semaine. Mais il revint, et reprit son service auprès de Jean Dormoy.

Juliette, abattue par la chaleur, ne sortait presque pas de sa chambre.

— Etranges vacances, ma chérie, dit Jean, ce matin-là. Où est ton entrain des années précédentes? Je ne reconnais plus ma Juliette?

— Avoue qu'il n'a jamais fait aussi chaud. Tu ne voudrais pas me voir courir, battre la campagne, comme le fait Madeleine! Elle est jeune, elle!

— Et toi, tu es une grand-mère! Allons! Tu es de mauvaise humeur. Ne serais-tu pas un peu jalouse de Madeleine? Je me demande bien pourquoi, par exemple.

— Moi aussi! Elle n'est pas très, très intelligente.

Jean négligea de répondre à cette dernière allégation: Madeleine était très intelligente... Et Juliette était la première à le savoir.

— Que vas-tu faire, aujourd'hui?

— Comme d'habitude; je vais rester à l'abri de ce soleil implacable. Nous aurions dû aller au bord de la mer, à Arcachon?

— A Arcachon? dit Jean en ouvrant de grands yeux. D'abord Arcachon est au bord de l'océan.

— Océan, mer! C'est tout comme!

— Et tu ne m'as jamais dit que tu désirais voir Arcachon.

Elle eut un mouvement d'impatience:

— Mais je ne le désirais pas, avant.

— Avant quoi?

— Le sais-je... Avant. On change d'idée dans le cours d'une vie. Il me semble que j'y respirerais mieux. Ici, j'étouffe...

A la fin, Jean éclata:

— Mais qu'avez-vous tous? Madeleine n'est jamais dans la maison. Et je ne songerais, certes! pas à le lui reprocher, si elle ne t'abandonnait, ainsi, à la solitude. J'aurais mieux de son séjour parmi nous... Cette petite me déçoit... Toi, tu as d'ailleurs, une petite figure de papier mâché, et tu t'obstines à ne pas vouloir consulter le médecin! Un de ces jours, je le convoquerai, et nous verrons bien! Quant à monsieur Darcy...

— Que fait-il, Monsieur Darcy?

— Il me paraît en proie à de noirs soucis. Il est parti une semaine, et le revoir, semblant porter le diable en terre.

— Il fait bien! Enterrer le diable, existe-t-il oeuvre meilleure?

— Tu ris? Allons, je crois que je me tracasse pour rien. Veux-tu que je t'emmène à Aix?

— Que ferais-je à Aix?

— Nous prendrions Madeleine; elle est encore dans sa chambre... Entends-tu!

— Elle chante! Elle peut chanter, elle!

— Qu'y a-t-il d'étonnant à cela? Mais hier, elle était triste et pensive, et ce matin elle est gaie comme un oiseau. Que voilà bien des femmes!

Juliette regarda son mari avec pitié et envie. Il était droit, loyal, franc, et ne comprenait rien aux subtilités féminines. Heureux Jean! Pauvre Jean!

— Alors, pour Aix, que décides-tu?

— Nous irons un autre jour, mon ami... Si tu veux, ajouta-t-elle d'une voix qui n'était que douceur.

— Je voudrai, oui... Mais il me semble que nous sommes en train de gâcher nos vacances. Pourtant, que de projets nous avons faits! Et justement Monsieur Darcy est très apte à me seconder, voire à me remplacer. S'il avait quelques capitaux, je le verrais fort bien comme associé...

Madeleine, penchée sur un cahier, écrivait de sa haute écriture.

« Me voici devant une nouvelle journée, à Saint-Gilles. Que m'apportera-t-elle? Je voudrais tant savoir... »

« Philippe Darcy nous est revenu; il semble lourd d'un secret. Parfois, je le soupçonne d'être amoureux de quelque belle insensible. Peut-être, est-ce pour la retrouver, qu'il nous a quittés la semaine dernière... »

« Si je la connaissais cette femme qui le fait souffrir! »

La jeune fille s'arrêta, son regard se fixa sur la vitre où une bête à bon Dieu s'efforçait de se maintenir, retombant sans cesse. Prise de pitié, elle saisit la bestiole et la posa délicatement sur l'appui. Un instant, immobile, celle-ci reprit bientôt son vol, et revint, tout bonnement contre cette vitre glissante, reprendre sa pénible, son inutile ascension.

« Voilà ce que c'est que de s'occuper du bonheur des autres... Sait-on jamais, d'ailleurs, en quoi il consiste. Sisyphé était peut-être heureux avec son fardeau, et nous allons chercher midi à quatorze heures... Pauvres de nous! »

Elle reprit le stylo, dans un grand besoin de mettre, en noir sur blanc, les pensées qui la torturaient. Au pensionnat, enfant, elle écrivait son Journal, sur un joli cahier à la couverture couleur de ciel... Elle avait brûlé le cahier, et par instants, il lui semblait qu'elle s'était amputée d'une partie d'elle-même.

On ne devrait jamais rien détruire...

Où retrouver maintenant ces lueurs d'aube, de la prime jeunesse, quand l'âme se cherche encore, éblouie devant les couleurs de la vie? Où, les premiers émois du coeur, les balbutiements de l'amour? Les larmes pour un poème de Musset? Pour un Nocturne de Chopin? Pour le destin de Desdémone? Où? Il faudrait se contenter, désormais, de la pâture journalière.

Madeleine haussa les épaules: comme si l'on oubliait tout! Comme s'il y avait besoin d'écrire ses pensées, ses souvenirs, pour les garder en son coeur. Mais elle était tout simplement en train de se jouer la comédie!

« C'est indigne de toi, Madeleine », dit-elle à voix haute.

Et elle avait un petit air colère, menton levé, oeil brillant, attitude raidie.

Ce fut ainsi que Juliette la trouva une minute plus tard, quand elle s'en vint frapper à sa porte.

— Ah! C'est vous! Entrez! C'est trop gentil de venir me voir. Imaginez-vous que je m'ennuyais... Et c'est bien la première fois de ma vie que pareille

chose m'arrivait. Une fille de ma condition ne peut se permettre ces petits travers.

Juliette s'assit tout près d'elle.

— De votre condition ? Que voulez-vous dire ?

— Que des devoirs précis m'attendent. Il me faudra gagner ma vie, et ce n'est pas en rêvant que j'y parviendrai.

— Pour le moment, vous êtes en vacances. Donc, rien ne presse. Mais Jean me disait, il n'y a qu'un instant, que nous sommes précisément en train de gâcher nos vacances. En tout cas, il ne pouvait s'agir de lui. Il est actif, gai, heureux. Je croyais que vous étiez un peu comme lui, vous accommodant de tout...

— Je le croyais aussi, murmura Madeleine.

— Alors, pourquoi avez-vous changé ?

La jeune fille secoua la tête, ses boucles sombres s'éparpillèrent autour de son front pur.

« Comme elle est belle ! songea Juliette. Et jeune, et digne d'être aimée. »

— Que faisiez-vous ? demanda-t-elle encore.

— Rien. J'écrivais...

— Oh ! et moi qui vous dérange ! Pardonnez-moi. Je vais vous laisser à votre correspondance.

— Ce n'était pas de la correspondance. J'écrivais pour moi-même. Je voulais tenir « mon livre de raison »... Mais, à court d'idées, je musais, surtout. Alors, restez, si vous le voulez bien. Voulez-vous sortir, un peu ?

— Pourquoi pas ? dit Juliette. Nous sommes là comme deux recluses, comme deux vieilles femmes impotentes... Ah ! Mais nous allons nous secouer ! Or, verra !

— Je vais prendre un chapeau, car le soleil tape dur sur nos têtes.

— Oui, approuva Juliette, et justement nos têtes n'ont pas besoin de ça. Je vais aussi m'habiller.

Car elle était comme le plus souvent depuis quelques jours en robe d'intérieur.

Madeline, demeurée seule, se précipita vers son cahier, et gribouilla ces quelques lignes :

« Je me croyais indésirable, ici, mais Juliette vient de me prouver le contraire... Elle s'est montrée pleine d'attention pour moi. Il est vrai qu'elle est changeante... Par moments, on dirait qu'elle nourrit contre moi des griefs... Dieu m'est témoin que je ne veux que sa tendresse, son amitié, son aide... Je voudrais aussi l'amitié de Philippe Darcy... Mais quand il me regarde ses yeux ont une expression étrange que me fait perdre contenance... Pourquoi ? »

La jeune fille relut ces quelques lignes, puis elle arracha la page du cahier et la déchira en menus morceaux...

V

« Si vous croyez que je vais dire
« Qui j'ose aimer,
« Je ne saurais, pour un empire,
« Vous la nommer... »

La voix fraîche, pure, fragile comme un cristal, semblait l'émanation même du jardin, à cette heure charmante et pleine de mélancolie. Un rayon mauve cernait la montagne et se reflétait dans le lac... Lucas, assis sur un tronc de chêne habillé de mousse dorée, rêvait béatement, en fumant sa pipe. Dans un instant, il irait manger la soupe à la cuisine, content de sa journée...

«... Et je veux mourir pour ma mie,
« Sans la nommer... »

L'air finit sur une note poignante.

— Quelle voix elle a ! dit Philippe

Darcy en s'approchant de la fenêtre, où Jean Dormoy le suivit.

— Oui, elle chante bien, appuya ce dernier.

Ils revinrent au centre de la pièce et Jean Dormoy ajouta :

— Je puis vous certifier qu'elle a d'autres qualités. C'est une jeune fille accomplie.

— Et quelle femme elle sera ! soupira Philippe.

Jean Dormoy lui lança l'un de ses coups d'oeil pleins de malice, mais ne releva pas la phrase. Il était évident que le jeune homme avait un tendre sentiment pour Madeleine, et il était non moins évident que la jeune fille le payait de retour. Pourtant, l'un et l'autre faisaient tout leur possible pour s'éviter. Bien compliqués, ces amoureux ! songeait Jean Dormoy.

Il en parlerait à Juliette. Sage, pondérée, voyant juste, elle était de bon accueil...

Mais Jean soupira : justement, Juliette changeait. Sage, pondérée ? Ces qualificatifs ne lui convenaient plus.

— C'est un vent de folie qui souffle sur la maison, se dit Jean.

Mais il n'était pas homme à s'attarder trop longtemps sur certains problèmes. Chacun doit faire son propre bonheur. Bien entendu, comme Madeleine était fort jeune, dénuée d'expérience, il l'aiderait dans la mesure du possible...

— Que répondons-nous à la maison Lacroix, Monsieur ?

La voix de Philippe le fit sursauter. Dire qu'il le croyait en proie au mal d'aimer, qu'il attribuait à ce mal délicieux la ride verticale qui barrait son front, et qu'il ne pensait qu'à la maison Lacroix !

— Dites-leur que nous ne voyons aucun inconvénient à ce qu'ils nous livrent en deux fois les matières colorantes que nous leur avons demandées. Mais spécifiez bien que nous ne leur donnerons pas un délai illimité, et qu'il nous faudrait la totalité avant novembre.

— Bien, Monsieur.

Jean Dormoy ouvrit le petit bar, offrit une boisson à son secrétaire. Il n'y avait que l'embarras du choix : whisky, sirop de citron, martini... Philippe opta pour un whisky-soda.

— Je vais faire un tour, annonça Jean. Lorsque vous aurez terminé avec Lacroix, rien ne vous empêche de venir me rejoindre. Je serai au bord du lac, vers le petit port. J'emporte mes lignes. Si quelque lavaret consentait à se laisser prendre...

Il se mit à rire, sans motif apparent : au fond, il était heureux, tout simplement, avec un rien d'inquiétude, juste ce qu'il fallait pour pimenter sa vie. Juliette ? Comme il la connaissait, sa chérie ! L'un de ces prochains jours elle lui avouerait une peccadille ; elle devait avoir acheté, sans le lui dire, quelque coûteux bibelot ; quelque fantaisie...

— Alors, à tout à l'heure, Monsieur Darcy.

— Oui... Mais ne m'attendez pas, Monsieur. Si je ne suis pas près de vous dans une demi-heure, c'est que je ne viendrai pas.

Jean eut un geste de la main, qui ne signifiait rien du tout.

— Faites donc à votre guise, mon ami. Au revoir.

Il partit en sifflotant.

La maison sombre dans le silence. Pas un bruit, sauf Matou, que l'on a dû enfermer par mégarde et qui crie au secours.

Juliette, qui ne dort pas, se lève, met son peignoir léger, recoiffe ses cheveux

et se décide à aller délivrer l'animal Ce Matou ! Il n'en fera jamais d'autre !

La lune baigne d'une nappe argentée le grand hall du rez-de-chaussée, et Juliette, dans sa robe de fée, avançant à pas silencieux dans ses mules de satin à l'air d'une apparition. Elle va ouvrir une porte, mais elle réprime un cri : Philippe est devant elle et a précédé son geste. C'est lui qui donne la liberté au chat. Un chat, furieux, hérissé qui semble en vouloir à l'humanité entière de sa mésaventure. Il bondit, saute sur une table, griffe le bois de ses ongles acérés, puis, assez vite, se calme.

— C'est vous, Philippe ? Où alliez-vous ?

— Où vous alliez vous-même. Ce chat menait un tel tintamarre ! Impossible de dormir. C'est un enfant capricieux, je crois.

— Philippe, reprend-elle, qu'allez-vous faire ?

— Rien, sinon remonter dans ma chambre et y chercher le sommeil.

— Oui... Dans l'immédiat. Mais, demain... Mais plus tard, que ferez-vous ?

— Je ne comprends pas, dit-il en détournant la tête.

Elle frappa du pied, d'un geste d'enfant en colère.

— Allons donc ! Je ne suis pas aveugle, et je sais très bien que vous êtes attiré par Madeleine. Ainsi, il vous suffit de rencontrer un joli minois pour perdre la tête.

— Juliette, taisez-vous. Vous ne savez pas de quoi vous parlez.

— Pas de quoi ? Mais si, cher ami ! Vous avez dû faire à Madeleine les mêmes promesses qu'à moi-même.

Un silence suivit. Matou, perché sur la table, les regardait de son oeil oblique.

— Puis-je vous poser une question, Juliette ?

Puis, sans attendre la réponse, il ajouta :

— Combien y a-t-il de temps que vous êtes mariée ?

Elle énonça un nombre d'années qui leur sembla à tous deux considérable. Comme le temps fuyait ! Il glissait comme le sable du rivage entre la main d'un enfant.

— Savez-vous ce que je faisais, moi, pendant ce temps ? J'étais dans la forêt équatoriale, surveillant de pauvres Noirs qui se tuaient de fatigue à couper les okoumés géants. Je les aidais souvent dans leur tâche inhumaine... Mais je pensais que je le faisais pour vous, et cela me donnait du courage. Pendant ce temps, vous épousiez un homme riche. L'aimiez-vous, au moins ?

Elle courba la tête, sans rien trouver à dire. Certes, elle aimait Jean Dormoy. Et même, elle l'aimait davantage depuis quelque temps. Mais pouvait-elle avouer cela à Philippe ?

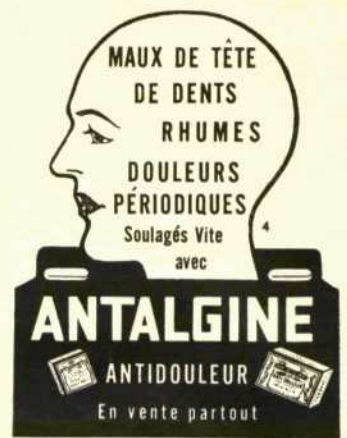
Au fond d'elle-même elle se sentait ridicule. Décidément, elle n'avait pas le beau rôle dans cette histoire.

— Enfin, me direz-vous ce que vous voulez que je fasse ? reprit Philippe. Soit ! J'aime Madeleine de Bièvres. Mais j'ignore si je suis aimé d'elle... Et quand b'en même ! Je n'ai pas une situation digne d'elle. Puis-je lui offrir de partager ma vie ?

Comme elle se taisait, il s'enfuit à grandes enjambées.

VI

« E » a bien, ma chérie ! Monsieur Darcy m'en conte de belles. Il veut déjà partir ! Nous quitter ! Comprends-tu cela, toi ? En quoi lui avons-nous déplu ? Je crois être, pour lui, mieux qu'un patron. J'étais même tout



NIVELLEMENT

Horrible accident : Un cantonnier a été complètement écrasé par un rouleau compresseur. On charge un de ses camarades d'aller prévenir la famille avec tact et ménagements. Le funeste messenger se présente à l'épouse du malheureux et lui demande :

— Pardon, Madame... votre mari était bien petit et gros ?

— Oui, Monsieur... mais pourquoi donc ?

— Parce que, maintenant, il est long et plat !



LE MOUILLAGE DE LIT GUÉRI EN 30 JOURS...

AGE: 4 à 40 ANS. Copyright 1960



280,000 enfants et adultes ont été guéris, sans aucun médicament, avec la Méthode Enur-tone, reconnue par les Autorités Médicales, comme la seule solution à ce problème.

Méthode expliquée dans le Journal Officiel des Associations Médicales Anglaises et Américaines.

Découpez et retournez ce coupon à :

ENURTONE - RA. 5-2444 LRP
2730 est, rue Beaubien, Montréal 36, Qué.

NOM

ADR. :

VILLE

TEL. : AGE

LA BELLE DANS LE JARDIN

prêt à le traiter en ami. Il prétexte qu'une vieille tante, dont je ne sais plus le nom, et qui habite dans je ne sais plus quel village perdu se trouve bien seule... Qu'en penses-tu ?

Un peu désorientée, Juliette se donna le temps de la réflexion. Philippe, lui, n'avait pas tardé à agir : leur conversation ne datait que de la veille.

— Voyons ! Ne pourrais-tu intervenir ? Dis-lui qu'il invite cette tante à venir ici...

— Y songes-tu ? Il refusera, d'ailleurs. Saint-Gilles n'est pas une pension de famille pour vieilles dames.

— Toi, Juliette ! Toi ! Tu étais toute bonté ! Toute douceur, et voilà que tu refusais le gîte et le couvert à une personne qui doit être, si j'en juge par son neveu, très honorable.

Ce reproche justifié mit le comble au désarroi de la jeune femme. Soit ! Elle devenait méchante. Mais en apparence, seulement... Oh ! Tout dire à Jean, et retrouver ce calme, ce précieux bonheur...

Elle pâlit soudain et faillit tomber. Jean Dormoy dut la retenir.

— Eh bien ! Eh bien ! s'écria-t-il d'un ton faussement jovial.

Mais, déjà, elle reprenait ses sens et sourit à l'air anxieux de son mari.

— Ce n'est rien, le rassura-t-elle. Hier matin, même chose m'est arrivée. Tu vois que je ne m'en porte pas plus mal. Autrefois, nos aïeules devaient être sujettes à ces maux, car on parle beaucoup de flacons de sels, dans les anciens romans. Peut-être suis-je comme elles ?

— Taratata ! Depuis le temps que nous devons consulter le médecin !

Il s'en prenait à lui-même de cet état de chose. Mais la jeune femme, toutes couleurs revenues sur son frais visage se moqua gentiment de lui.

— De quoi parlions-nous ? dit-elle enfin.

— De Monsieur Darcy ! Mais il s'agit bien de lui ! En vérité, qu'il fasse ce qu'il voudra ! S'il veut partir, qu'il parte ! Pourtant...

Comme il hésitait à achever, elle questionna :

— Pourtant ?

— Pourtant, il semble avoir trouvé beaucoup d'attrait à cette maison. N'as-tu rien remarqué ?

Encore mentir ! Juliette répugna à le faire.

— Voulez-vous dire qu'il a un sentiment pour Madeleine ?

— Naturellement ! Cela saute aux yeux, et c'est tout à fait naturel. Un célibataire, jeune, aimable, intelligent et une jeune fille comme elle, sont faits pour s'entendre.

— Peut-être, murmura Juliette. Madeleine peut prétendre à mieux, surtout si tu lui donnes une dot... Je pense que tu le feras, en souvenir de ta mère. Nous ne devons pas laisser partir cette petite absolument démunie dans la vie.

— Soit ! Je t'ai déjà dit que c'était là mon intention, et tu n'y as vu aucun inconvénient. Mais, pour en revenir à toi, chérie, veux-tu que je prenne rendez-vous chez le docteur ?

— Si tu veux...

Après tout, cette lassitude, ces sautes d'humeur, ces brefs accès de colère n'étaient pas normaux ! S'il fallait y remédier, elle y remédierait.

— Demain, insinua-t-il...

— Soit ! Demain...

Cette conversation avait eu lieu dans le parc, où Juliette et son mari s'étaient retrouvés au hasard de leur promenade matinale. A pas lents, ils s'en revinrent vers la maison. Le soleil, déjà, en dorait les vieux murs. Comme cette journée serait belle ! Juliette soupira d'aise. C'est alors que Philippe sortit. Il demeura une seconde sur le perron, comme s'il attendait quelqu'un. Il avait dû entendre approcher Madeleine. En effet, celle-ci parut presque aussitôt et les regards des deux jeunes gens se rencontrèrent. La jeune fille tendit la main à Philippe, et celui-ci la prit avec une sorte de ferveur. Et ce regard, mon Dieu ! Ce regard ! Jamais Juliette ne l'avait vu dans ses yeux, quand il lui parlait d'amour.

« Ce doit être très, très sérieux, songea-t-elle... Pourquoi cette idée m'offusque-t-elle ? Vais-je jouer, et d'une façon des plus ridicules, le « Chien du Jardinier » ?

Mais sans s'attarder davantage à ces pensées, elle monta les marches du perron.

— Vous sortiez, Madeleine ? demanda-t-elle tandis que Jean s'emparant familièrement du bras de Philippe l'entraînait dans le jardin.

— Je rentrais, mais rien ne m'appelle à l'intérieur. Profitons de ces premières heures du jour, cher ami. Elles sont uniques... A propos, j'ai parlé à ma femme de votre désir de nous quitter...

— Ah ! Vraiment ? Et qu'en dit Madame Dormoy ?

— Elle ne l'approuve pas. Mais peut-être vous le dira-t-elle elle-même. Par exemple, je crois qu'elle va empêcher cette pauvre Madeleine de sortir. Les voilà, toutes les deux, dans la maison.

Philippe eut un regard d'envie vers cette façade, si claire dans le matin, qui lui cachait sa bien-aimée...

... Le mois d'août passa avec une rapidité effrayante ; une chaleur torride pesait sur la terre ; dans le ciel d'un bleu immuable pas un seul nuage n'apparaissait ; l'herbe jaunissait et les feuilles tombèrent.

A Saint-Gilles, les journées coulaient, paisibles en apparence ; mais un observateur avisé aurait soupçonné le drame latent.

Philippe Darcy, se rendant aux raisons de Jean Dormoy, avait consenti à retarder son départ. Soit ! Il continuerait son travail, au moins jusqu'à la fin des vacances ! Madeleine s'était absentée pour se rendre chez une amie à Chambéry et ne parlait pas de revenir. Juliette, qui se sentait en excellente forme, avait annulé sa visite au médecin. Pourtant, elle demeurait quelque peu fantasque, chantant, ou pleurant sans motif.

Le premier jour de septembre, Madeleine revint. Et Juliette l'accueillit avec joie.

— Vous avez encore embelli ! s'exclama-t-elle.

Puis, sans transition, elle ajouta : — Monsieur Darcy est toujours des nôtres.

Peut-être, pour le simple plaisir de voir rougir la jeune fille.

« Allons ! elle l'aime », se dit-elle. Mais que pouvait-elle à cela ? Après un mois, ou presque de séparation, les deux jeunes gens allaient se trouver de nouveau face à face...

« Nous verrons bien ».

Peut-on empêcher quelque chose ? D'ailleurs, Juliette n'en avait pas le moindre désir.

Comme par un fait exprès, Philippe ne parut pas aux repas, ce jour-là. Il était invité chez l'instituteur, avec lequel il sympathisait. Il rentra, tard, le soir. Et nul ne l'entendit, sauf, sans doute Madeleine qui lisait près de la fenêtre, sous la lampe qui dorait sa tête brune.

— Elle est là ! murmura Philippe.

Et son cœur se gonfla de peine et d'amour. Après les vacances, voilà qu'il lui faudrait chercher un autre emploi !

« Quel dommage de n'être pas riche. »

Mais Philippe haussa les épaules. Riche ou pauvre, pouvait-il songer à épouser Madeleine. Juliette semblait tellement mal disposée en faveur d'une telle union. Elle trouverait peut-être moyen de le desservir dans l'âme de la jeune fille.

« Sort cruel ! » s'exclama-t-il sans souci de parler à voix haute.

Mais tous, sauf Madeleine, dormaient dans la maison...

— Vous !

Philippe s'adressait à Madeleine qui venait d'arriver par le sentier caillouteux qu'il empruntait habituellement pour grimper sur le rocher. Là, il s'asseyait, heureux de sa solitude, heureux de jouir du paysage. De là, on découvrait le lac, si bleu et tout pailleté d'argent et d'or. Sur l'autre rive, le mont de la Dent du Chat se mirait dans les eaux et l'abbaye d'Hautecombe semblait dormir parmi la verdure des marronniers.

Philippe venait à peine de s'asseoir à sa place favorite quand un pas léger qui gravissait la pente, en faisant rouler les cailloux, le tira de ses songes. Une seconde après, Madeleine était devant lui.

— Vous ?

— Oui, c'est moi... Etes-vous à ce point étonné de me voir ici ? L'endroit est assez joli pour me tenter.

Il lui sourit :

— Certes. Et de plus, il appartient à tout le monde... Mais comme jusqu'à ce jour, je n'y ai jamais trouvé personne, j'avais fini par m'en croire le propriétaire.

Il plaisantait, mais sa voix contenait comme un regret inavoué.

— Souhaiteriez-vous vraiment en être possesseur ? dit-elle.

Puis, voyant qu'il détournait la tête, sans la prier de s'asseoir, elle ajouta :

— Si je vous dérange, je m'en irai...

Puis, avec une maladroite coquetterie, elle insinua :

— Peut-être attendiez-vous quelqu'un d'autre ?

— Oui, dit-il très sérieux, j'attends le chardonneret.

Elle se mit à rire :

— Quel chardonneret ?

— Un drôle de petit bonhomme d'oiseau qui vient, parfois, me tenir compagnie ; il s'aventure jusque sur mon chapeau ; il me regarde de côté en penchant sa petite tête. Aujourd'hui, je pense qu'il ne viendra pas : vous allez l'effaroucher.

Elle restait debout, à quelques pas de Philippe attendant qu'il l'invitât à s'asseoir. Il le comprit et dit enfin :

— Voulez-vous prendre place près de moi ? Mon fauteuil est vaste, mais peu confortable. Peut-être l'aimerez-vous quand même...

— Oui, je l'aime, dit-elle... Comme c'est beau !

Mais son oeil, dédaignant le paysage, regardait Philippe.

— Ça y est ! dit-il en riant. J'ai retrouvé mon chardonneret. Vous m'avez regardé exactement comme lui.

Puis, sans transition, il demanda :

— Quel âge avez-vous ?

— Bientôt vingt ans.

— Comme vous êtes jeune ! Presque une enfant...

— Non ! Je ne suis plus une enfant ! s'écria-t-elle avec véhémence. Oh ! Je sais bien, tout le monde, ici, s'accorde à me voir sous ce jour. On me prend pour un bébé à qui l'on donne sa pittance, un hochet pour s'amuser, sans se soucier s'il a des yeux pour voir, un cœur qui voudrait aimer...

— Eh bien ! Eh bien ! Il me semble que l'affection ne vous manque pas à Saint-Gilles. Madame Dormoy n'est-elle pas pour vous comme une sœur aimée ?

Madeleine, le regard perdu, réfléchissait.

— Je ne sais pas, dit-elle enfin d'un ton réticent.

Philippe lui prit la main, qu'elle ne retira pas.

— Vous êtes bien mon petit chardonneret, dit-il d'une voix pleine de douceur ; votre main palpite dans la mienne comme le cœur d'un oiseau.

Elle pâlit et tenta de se dégager.

— Non ! Non ! Je vous tiens. Vous êtes ma prisonnière, ma chère petite prisonnière. Mais n'ayez pas peur, mon enfant. Suis-je redoutable ?

Alors, avant qu'il ait pu prévoir son geste, elle s'approcha de lui, posa sa tête sur son épaule, lui entoura le cou de la souple chaîne de ses bras.

— Oh ! Mon petit ! Mon petit petit ! Ma chérie.

Toutes les sages résolutions de Philippe s'enfuyaient à tire-d'ailes, au grand souffle de l'amour. Ses lèvres se posèrent sur le doux front, nimbé de cheveux noirs, dans lesquels le soleil allumait des paillettes.

— M'aimez-vous ? ... demanda-t-elle dans un soupir.

— De toute mon âme.

Soudain, il la repoussa brusquement ; elle le regarda, étonnée, tandis qu'il passait la main sur son visage, comme pour en effacer un impossible rêve.

— Comme c'est dommage ! dit-il. Comme c'est dommage !

— Dommage ? questionna-t-elle. Que voulez-vous dire ?

— Vous arrivez trop tard dans ma vie. Vous, votre jeune amour, votre candeur, votre beauté... Tout arrive trop tard.

— Voulez-vous prétendre que vous êtes déjà fiancé ? demanda-t-elle, ne supposant pas dans sa juvénile innocence qu'il pouvait y avoir un autre empêchement à leur bonheur.

Il lui sourit tendrement, mais d'un sourire qui ne dépassait pas les lèvres : les yeux n'y prenaient aucune part, et paraissaient mornes, désespérés.

— Pourquoi ne me répondez-vous pas ? insista-t-elle. Craignez-vous de me faire de la peine ? Allez, je puis tout entendre.

Des cailloux dégringolèrent dans le sentier. Philippe et Madeleine relevèrent, ensemble, la tête, s'attendant à voir paraître quelqu'un. Mais rien ne vint. Le silence fut absolu. Puis, un petit vent brûlant agita les feuillages qui firent entendre un bruissement léger.

Cet incident bénin, en soi, avait dissipé quelque peu leur trouble. Philippe reprit la main de Madeleine, d'un geste ferme, comme un ami, comme un frère qui veut protéger.

— Je n'ai pas de fiancée, dit-il.

— Alors ? Il n'y a aucune barrière entre nous. Vous pouvez m'épouser.

Puis, elle rougit d'avoir parlé de cela la première. Ne devait-elle pas attendre ? N'est-ce pas toujours aux hommes à se déclarer ?

— Non. Je ne le puis, répondit-il. Je n'ai pas le droit de profiter du premier émoi de votre cœur, pour vous associer à ma vie monotone, pauvre. Voyons, pouvez-vous me dire combien d'hommes vous ont adressé la parole avant... moi ? A part, bien entendu, Monsieur Dormoy, Lucas, le facteur...

— Qu'est-ce que cela prouve ? dit-elle ingénument. Devrais-je donc parler à tous les hommes de la création, pour être convaincue de mon amour pour vous ?

— Votre amour pour moi, répéta-t-il, pensif. Madeleine, bien que vos paroles me rendent follement heureux, follement orgueilleux, vous ne devez pas m'aimer... Vous pouvez prétendre à beaucoup mieux...

— Que de mots superflus ! Vous pouvez me démontrer de toutes les façons la folie de mon amour pour vous, vous n'empêchez pas cet amour. Je vous aime, le fait est là. Vous m'aimez : vous venez de me l'avouer... Votre situation n'est peut-être pas assez brillante, à votre gré ? La mienne non plus. Nous unirons donc nos deux médiocrités, et nous essayerons d'en faire de la richesse, richesse morale, intellectuelle... Et puis quoi ! Nous sommes jeunes, tous les espoirs nous sont permis. Jean Dormoy disait, l'autre jour, à sa femme qu'il vous prendrait volontiers comme associé. Vous seriez, dans ce cas, beaucoup plus riche que moi.

— Oui, mais vous avez un petit cœur tout neuf...

— Le cœur ne s'use pas, en aimant, dit-elle avec gravité. Et si vous avez aimé, avant moi, une autre femme, cela n'est pas pour m'effrayer.

Alors, il fut tenté, l'espace d'un instant, de tout lui dire : ses fiançailles anciennes avec Juliette. Mais il songea que ce secret ne lui appartenait pas en propre : il le partageait avec Mme Dormoy.

— Avez-vous aimé, avant moi ? re-dit-elle.

— Oui : une fois. Une seule fois.

— Et puis ? Est-elle morte ?

Il y eut un silence ; on entendit, de nouveau, la chute des cailloux dans le sentier.

— Non ; elle n'est pas morte. Nous nous étions fiancés très jeunes. J'ai dû partir aux colonies ; elle s'est mariée pendant mon absence.

— Comment a-t-elle pu agir ainsi ? s'écria Madeleine.

— Elle fut longtemps sans avoir de mes nouvelles. Perdu dans la brousse, le courrier partait mal, et n'arrivait pas... Elle a dû me croire mort.

— Avez-vous souffert à cause de cela ? demanda-t-elle.

— Non... Pas à cause de cela, de ce mariage, veux-je dire. J'ai souffert seulement des années d'exil. Quand je suis arrivé ici, à Saint-Gilles, chez Monsieur Dormoy, mon cœur, comme mon esprit étaient libres.

— Philippe... Philippe...

D'un geste tendre, elle caressait sa main.

Ah ! Oui, il est bien temps de parler de la sagesse, de la prudence, quand une voix si douce se fait entendre, quand de splendides yeux noirs vous brûlent de leurs feux. Les résolutions de Philippe fondirent, comme neige au soleil. Il se sentit fort, capable de lutter et de vaincre pour faire le bonheur de Madeleine. Après tout, il avait bien droit à sa part d'amour !

— Philippe, nous nous marierons, n'est-ce pas ? Nous ne serons pas malheureux en travaillant tous les deux. Vous parlerez à Jean Dormoy. Je lui dois, à lui surtout, la franchise et le respect.

— Ecoutez, mon petit, dit Philippe. Vous allez redescendre à la maison...

J'ai besoin d'être seul. Oh ! N'avez pas cet air désolé. Je ne veux que votre bonheur qui est le mien. Mais il faut que je réfléchisse. Je ne puis m'habituer si vite...

Il bégayait un peu, ému, ne trouvant pas les mots nécessaires.

— Moi, je m'habitue très bien, dit-elle avec un beau sourire. Mais soit ! Je vous laisse. A tout à l'heure... A toujours, mon amour.

Il la regarda dégringoler le sentier que mangeait le soleil. Toujours, son image serait en lui, associée à ce paysage. Le lac, en bas, et les rochers sévères aux fronts couronnés de sapins.

C'est alors que Juliette apparut. Elle semblait, à l'instant même, naître de la terre, mise au monde par la nature. Tout simplement, elle sortit de derrière un bosquet.

— Philippe, dit-elle... Que faites-vous là ?

Puis, comme il hésitait à répondre, elle enchaîna :

— Surtout, ne mentez pas. J'ai tout entendu. Il y a déjà un moment que je vous épiais de ma cachette. Pardonnez-moi, Philippe.

Elle baissa la voix et reprit :

— Comme vous l'aimez ! Comme elle vous aime ! Si vous saviez que mon premier mouvement, tout à l'heure, a été de me montrer. De dire à Madeleine que je fus votre fiancée. Que vous m'avez oubliée...

Elle se mit à rire :

— Dites, Philippe, aurais-je été ridicule ? Heureusement qu'un grain de sagesse m'a retenue. Je crois que ce secret doit rester entre nous. C'est une image de notre enfance. Peut-être, un soir, dans des mois, des années, le direz-vous à Madeleine, devenue votre femme.

— Ma femme ? soupira-t-il.

— Mais oui, homme de peu de foi ! Vous n'ignorez pas que Jean voudrait vous garder comme associé ? Alors, votre situation est toute trouvée. De plus, Madeleine a une dot.

Elle parlait avec douceur, et dans ses yeux, se lisait la tendre malice d'autrefois.

VII

La maison retrouva, comme par enchantement, sa tiédeur de nid, sa gaieté des précédentes années. Bien entendu, Jean Dormoy n'avait pu que se réjouir des fiançailles de Philippe Darcy et de Madeleine ! Ne les avait-il pas prévues ? Mais il se garda bien de triompher.

— Ils forment un beau couple, dit-il un soir à sa femme.

Septembre touchait à sa fin ; les matinées grises se paraient d'un brouillard léger qui changeait le paysage, jusqu'à l'arrivée du soleil. Le lac était moins bleu et les estivants moins nombreux, le délaissaient. On ne voyait plus sur les eaux que les barques de pêcheurs. Elles rentraient, à la nuit, lourdes des filets pleins.

— Voilà que les vacances se terminent, dit Juliette tout en suivant des yeux Philippe et Madeleine qui se promenaient dans l'allée de tilleuls. Ils avaient toujours des choses à se dire. Si bavarde, cette silencieuse Madeleine ? Qui l'eût cru ?

— Oui. Il va falloir songer au retour. Mais, va, cet hiver nous irons passer un mois à Nice. Maintenant, avec Philippe, j'aurai quelques loisirs... Il me semble que tu n'as pas profité beaucoup de tes vacances, toi !

Il la menaça du doigt. Puis : — Alors, vraiment, le médecin te trouve bien ? Tout à fait bien ?

Car Madeleine, dans l'après-midi, après avoir si longtemps hésité, était tout de même allée consulter le vieux

médecin du village. Elle en était revenue tellement légère, gaie, souriante, qu'elle semblait revenir d'une fête.

— Je suis en excellente santé, avait-elle crié à son mari qui compulsait des dossiers dans son bureau. Ce que celui-ci n'avait eu aucune peine à croire.

Dans sa chambre, elle avait chanté, joué sur son piano des airs tendres, des valse d'autrefois. Puis, elle s'était mise à ranger les armoires, attendrie en découvrant une robe qu'elle ne mettait plus... comme devant une amie délaissée.

Et, maintenant, assis tous les deux devant la grande baie d'où l'on voyait le lac, au bout de l'allée des tilleuls, Jean et Juliette bavardaient.

— Oui, il me trouve tout à fait bien. Elle soupira, regarda son mari. Devait-elle lui dire tout de suite le cher secret ? Comme une enfant, elle aurait voulu un peu de mise en scène...

Elle imaginait la révélation à l'heure qu'elle aurait choisie... Des mots savants... Mais comme elle était folle ! Ce secret, elle ne pouvait plus le contenir.

— Jean, si nous avons un enfant, que dirais-tu ?

Il crut étouffer.

— Un enfant ?

Mais, déjà, il avait compris :

— C'était donc cela ? Oh ! Ma douce chérie, comme tu me rends heureux... En es-tu sûre ?

Elle lui devenait plus précieuse encore. Il la regarda avec des yeux éperdus d'amour.

— J'en suis sûre, oui... Depuis quelques jours, je m'en doutais. C'est pour cela que j'étais un peu nerveuse. Il faut me pardonner, mon ami ; je n'ai pas dû être des plus agréables... Allons ! Je sais bien que tu prétendras le contraire. Mais je sais ce que je dis...

Elle tendit la main vers lui, il la prit avec ferveur et y posa ses lèvres.

— Personne ne le sait encore ? dit-il.

— Non ; sauf le médecin. Mais nous pourrions l'annoncer demain à Madeleine. Nous lui demanderions d'être marraine du bébé... Quand je prononce ce mot : bébé, je me sens toute amollie. Je vois une toute petite fille aux yeux clairs, ou un tout petit garçon. Que je vais l'aimer ! Comment l'appellerons-nous ?

Ils se mirent à chercher des noms...

— Agnès ? Ou Bernadette ? Il y en a tant de jolis ! Et pour un garçon, que verrais-tu ? Pierre, ou Jean ? Les plus simples me plaisent le plus... Mais, dis, mon amour, il s'est bien fait attendre, notre enfant !

Philippe et Madeleine, revenant de leur promenade (ils avaient poussé jusque sur les rives du lac) les trouvèrent en train de discuter sur l'opportunité d'avoir les enfants très jeunes, ou moins jeunes.

— Tu es la jeunesse même, Juliette, dit Jean. Et moi, tu ne vas pas me faire croire que je suis déjà un barbon.

— Si vous saviez comme le lac est beau, ce soir, dit Madeleine en entrant... Si vous saviez, vous iriez vite l'admirer avant qu'il ne soit trop tard. Les belles choses passent si vite. Tout à l'heure, la lune aura envahi le ciel, et la terre... Tout sera uniforme... Mais, maintenant, il y a encore des coins d'ombre. On dirait un décor de théâtre, monté par un Maître génial. Une femme chantait dans une barque qui semblait reposer sur son propre reflet, à l'abri du grand rocher ; et les deux cygnes se pavanent sous le pont du chemin de fer... Ils semblent vêtus d'une armure d'argent... Mais vous avez d'étranges figures, tous les deux. — C'est sans doute aussi à cause d'un rayon de lune, dit Juliette en riant.

— C'est possible. La façade de Saint-Gilles apparaît toute blanche avec ses volets fermés, comme des paupières abaissées sur des yeux las...

— Vous êtes poète, Madeleine, dit Juliette... Pendant que vous admiriez la nature, nous abordions un bien grave problème.

— Quel problème.

— Nous cherchons un nom pour notre enfant.

Madeleine, à cette nouvelle, laisse éclater sa joie.

— Un enfant ! Mais c'est merveilleux !

Et c'est à quatre, alors, qu'ils cherchèrent un nom. Un moment plus tard, lorsqu'ils se séparèrent, ils avaient arrêté leur choix : si c'était une fille, elle s'appellerait : Claire-Marie, un garçon, ce serait Pierre...

EPILOGUE

Les pluies d'octobre ont fait reverdir la campagne. Les vendangeurs, qui coupent les raisins dans les vignes à flancs de coteaux, écoutent ce matin-là sonner les cloches de l'église. Philippe épouse Madeleine. Une Madeleine radieuse dans sa robe blanche ; une Madeleine qui ne peut retenir une larme lorsque le prêtre bénit leur union.

Toute la journée, la nouvelle mariée a vécu comme dans un rêve ; c'est à peine si elle voit les amis, les parents (en avait-elle tant ? On se croit seule sur la terre...) qui l'entourent et la fêtent.

Le soir est venu. La voiture, offerte par Jean Dormoy, à son nouvel associé, attend les deux époux devant le perron. Ils vont partir pour l'Italie.

— Comme tant d'autres, dit Juliette. Comme Jean et moi, il y a longtemps...

Au moment de quitter Saint-Gilles, Madeleine fait ses adieux à Juliette.

— Vous avez été, pour moi, comme une sœur. Saurai-je jamais vous remercier ?

— Vous l'avez déjà fait, en me donnant votre affection, riposte la jeune femme.

Et gentiment, elle l'embrasse. L'auto démarre ; une main gantée de noir fait un dernier geste d'adieu par la portière.

Jean et Juliette restent un moment immobiles sur le perron, regardant la campagne qui s'assombrit. Mais dans la maison, des invités les attendent...

— Je voulais te dire, murmure Juliette... Te dire...

— Quoi, ma chérie ?

— Que je t'aime comme jamais je ne t'avais aimé.

— Je le sais, mon amour. Je l'ai lu dans tes yeux.

Et se penchant vers elle, il posa sur ses yeux bavards le plus fervent des baisers.

LISE BLANCHET

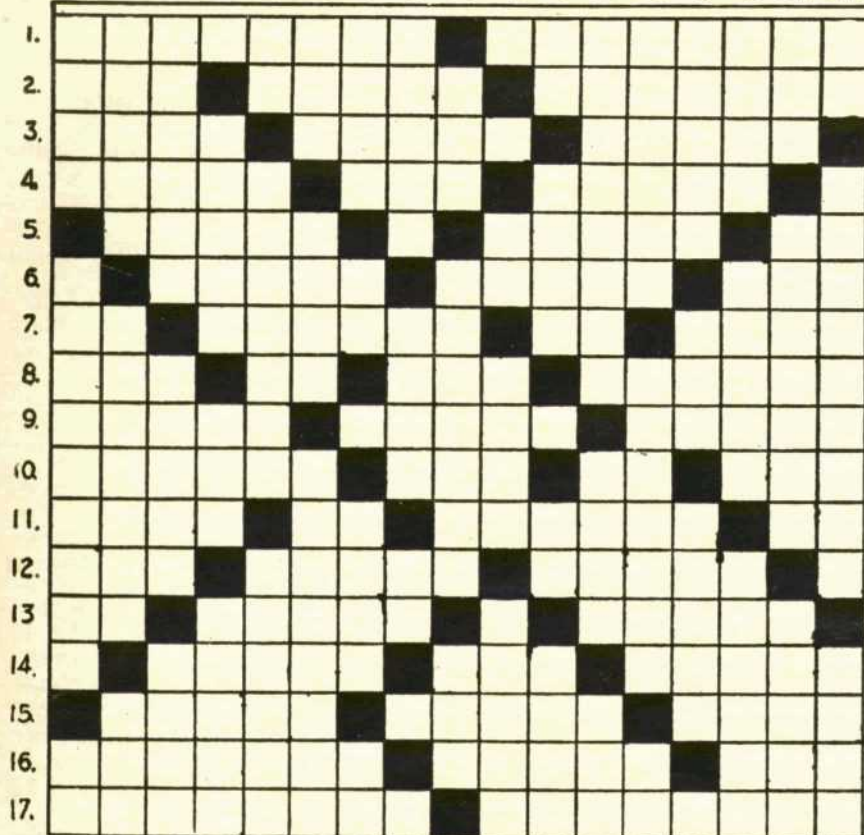
ORTHOGRAPHE

— Papa, qu'est-ce qu'un synonyme ? — C'est un mot qu'on emploie quand on ne sait pas comment l'autre s'écrit.



NOS MOTS CROISÉS

1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17.



HORizontalement

Verticalement

1. — Petits bois. — Bonnet rouge des cardinaux.
2. — Longue ceinture en soie. — Bière anglaise. — Taquet qui reçoit le pivot d'un cabestan.
3. — Guide. — Allure défectueuse du cheval. — Qui sont du sexe masculin.
4. — Qui a un air de gravité. — Titre anglais. — Drap fin.
5. — Action de ne pas accepter une chose offerte. — Morceau de musique religieuse vocale. — Préfixe qui signifie réunion.
6. — Célébrité. — Trou profond dans le sol pour en retirer de l'eau. — Joint la tête aux épaules.
7. — De l'alphabet grec. — Rattacher. — Négation. — Inventeur du pistolet automatique à barillet.
8. — Unité de mesure pour les surfaces agraires. — Démonstratif. — Marmite. — Vêtement de dessus porté par les deux sexes au moyen âge.
9. — Genre de mollusques lamellibranches qui font des trous dans les pilotis. — Espèce de petite rave. — Sculpteur et médailleur italien, né à Arezzo.
10. — Faire sonner lentement une cloche. — Thymus du veau. — Douze mois. — Du verbe nier.
11. — Cheville plate qui se met au bout de l'essieu. — Adverbe de lieu. — Toile à matelas. — Fin de verbe.
12. — Portion. — Temps en général. — Prénom féminin.
13. — Consonnes de lune. — Renouveler une obligation. — Principe odorant de la racine d'iris.
14. — Qui a telle ou telle réputation. — Instrument d'osier pour nettoyer le grain. — Choisir.
15. — Punir avec rigueur. — Arc-boutant servant à amurer la misaine. — Qui a une couleur intermédiaire entre le vert et le bleu.
16. — Garder par devers soi ce qui est à un autre. — Réunion d'animaux dans un même repaire. — Mot arabe qui signifie tête.
17. — Liquide incolore, d'odeur éthérée, inflammable (pl.). — Voiture de luxe.

1. — Extrémité d'une surface. — Nom vulgaire de la gale. — Nom du soleil, chez les Egyptiens.
2. — Céder à quelque chose. — Ouvrage d'éloquence. — Aride.
3. — Imiter servilement et gauchement. — Compositeur et violoniste allemand, né à Brünn. — Jour consacré à la mémoire d'un saint.
4. — Lieu où l'on a beaucoup à souffrir. — Saison. — Plante potagère.
5. — Usages. — Genre de reptiles ophiidiens. — Camail ecclésiastique.
6. — De l'alphabet grec. — Plaque cornée, formant le sabot d'un animal. — Se dit du fer cassant à chaud comme à froid.
7. — Exprime l'universalité des parties qui constituent un ensemble. — Note. — Substance azotée. — Ile de l'Atlantique.
8. — Qui arrive tout à coup. — Eclair de chaleur sans tonnerre. — Fin de verbe.
9. — Art de lancer un projectile. — Chose surprenante. — Méprisable.
10. — De l'alphabet grec. — Peintre italien, né à Garofalo. — Millet des oiseaux.
11. — Symbole chimique de l'arsenic. — Attention que l'on porte à une chose. — Symbole chimique du sodium. — Se met en tête d'une remarque écrite.
12. — Châssis sans barres, employés dans les imprimeries pour imposer les ouvrages d'une seule page. — Dieu du feu dans la religion védique. — Trois fois.
13. — Attaques brusques. — Qui a rapport à l'os cubital. — Fin de verbe.
14. — Lueur brillante. — Une syllabe de crèche. — Ancienne ville d'Allemagne (Poméranie).
15. — Qui est à toi. — Enveloppe soyeuse que se filent les larves des lépidoptères. — Qui conduisent des mammifères à longues oreilles.
16. — Possessif. — Réunion d'animaux vivant en commun. — D'un verbe qui signifie: aller à l'aventure.
17. — Infinitif. — Appareil en fil de fer employé dans les lésions articulaires et les fractures. — Crochet.

VOTRE PAROLE VAUT

LA NOTRE

Madame,

Dans la Revue Populaire de novembre 1962, vous aviez un reportage très intéressant intitulé: "Un couturier du visage: Fernand Aubry".

A la fin de l'article cependant, il se glisse une erreur que je tiens à souligner. Il existe dans la province de Québec, deux endroits où sont formées des esthéticiennes-visagistes de l'Ecole Fernand Aubry, l'une à Montréal, à 2160, rue de la Montagne, l'autre à Québec, à 736 est, rue St-Joseph.

Ces deux Instituts sont dirigés par Mme Edith Serei, une élève choyée du maître Fernand Aubry. Mme Serei enseigne aux Canadiennes depuis plus d'un an l'art du visagisme, et déjà dans les principaux salons de beauté de la province de Québec, il y a des femmes aux doigts agiles qui métamorphosent les Québécoises. Mme Serei est aussi la seule dépositaire des produits Fernand Aubry au Canada.

J'ose espérer, chère madame, que vous ferez une mise au point dans votre Revue, et qu'ainsi les nombreuses lectrices de la Revue Populaire sauront qu'au Canada, de même qu'à Paris, elles peuvent apprendre l'art d'être belles.

Veuillez me croire, chère Madame,

Votre obligée,

Marie Constance LESCOP
(Relations extérieures)
Institut Edith Serei.

RE: "LA METHODE SYMPTO-THERMIQUE"

A la suite de l'article sur la régulation des naissances paru dans le numéro de septembre dernier, nous avons reçu un très grand nombre de lettres demandant des renseignements supplémentaires ou de l'aide.

Tel que promis, nous avons déjà répondu à tous ceux qui habitent les régions de Montréal, Québec et Lévis. Pour tous les autres en dehors des endroits ci-haut mentionnés, nous le répétons: nous ne pouvons malheureusement, et dans leur propre intérêt, les aider par correspondance. Nous en avons déjà déjà expliqué les raisons dans l'article "La méthode sympto-thermique".

Le problème qui les inquiète est grave; nous en sommes les premiers conscients puisque nous y avons consacré tous nos loisirs depuis plusieurs années, mais nous ne pouvons pour le moment faire davantage. Voici toutefois à l'intention de ceux que nous ne pouvons aider personnellement une liste de livres qui les éclairera sur le sujet.

PRECIS DE LA METHODE DES TEMPERATURES
(Dr Van der Stappen);
L'AMOUR HUMAIN ET LA REGULATION DES NAISSANCES
(J. Mac Avoy et Dr Maillez);
POUR MIEU AIMER (J. Mac Avoy);
LA TEMPERATURE GUIDE DE LA FEMME
(Dr S. Geller)*

Mais nous insistons: pour éviter toute erreur possible, pour vous assurer d'avoir bien compris la méthode des températures et d'avoir interprété correctement la courbe naturelle de vos cycles, nous

**LA SECURITE
CHEZ LES ENFANTS**

LES ENFANTS grandissent maintenant dans un climat bouleversant. Dès qu'ils ont l'âge d'entendre et de comprendre ce qui se dit autour d'eux, ils apprennent qu'il y a du danger partout. La guerre est là, ou à nos portes. Le froid, le chômage, tout nous menace !

A QUEL AGE, les enfants commencent-ils à avoir peur des mêmes peurs que les adultes ? Mais, dès les débuts de leur vie. Même avant qu'ils soient en mesure de saisir les mots et leur portée.

EN EFFET, même dans leur berceau, les petits sont sensibles aux inquiétudes et à l'angoisse des adultes. C'est pourquoi, il faut tout de suite leur donner la sécurité. Un bon moyen, c'est de donner aux petits l'affection et la tendresse dont ils ont besoin pour se sentir aimés et à l'abri. La théorie moderne qui dicte de ne pas prendre les bébés pour les cajoler, contribue à faire des frustrés et des complexés. L'enfant a besoin d'être aimé et bien nourri, même avant d'être éduqué et instruit.

vous engageons fortement à consulter un médecin qui consentira à vous guider les premiers mois du moins. Surtout, n'allez pas vous fier à une parente ou à une voisine, si bien intentionnée soit-elle. Vous le regretteriez.

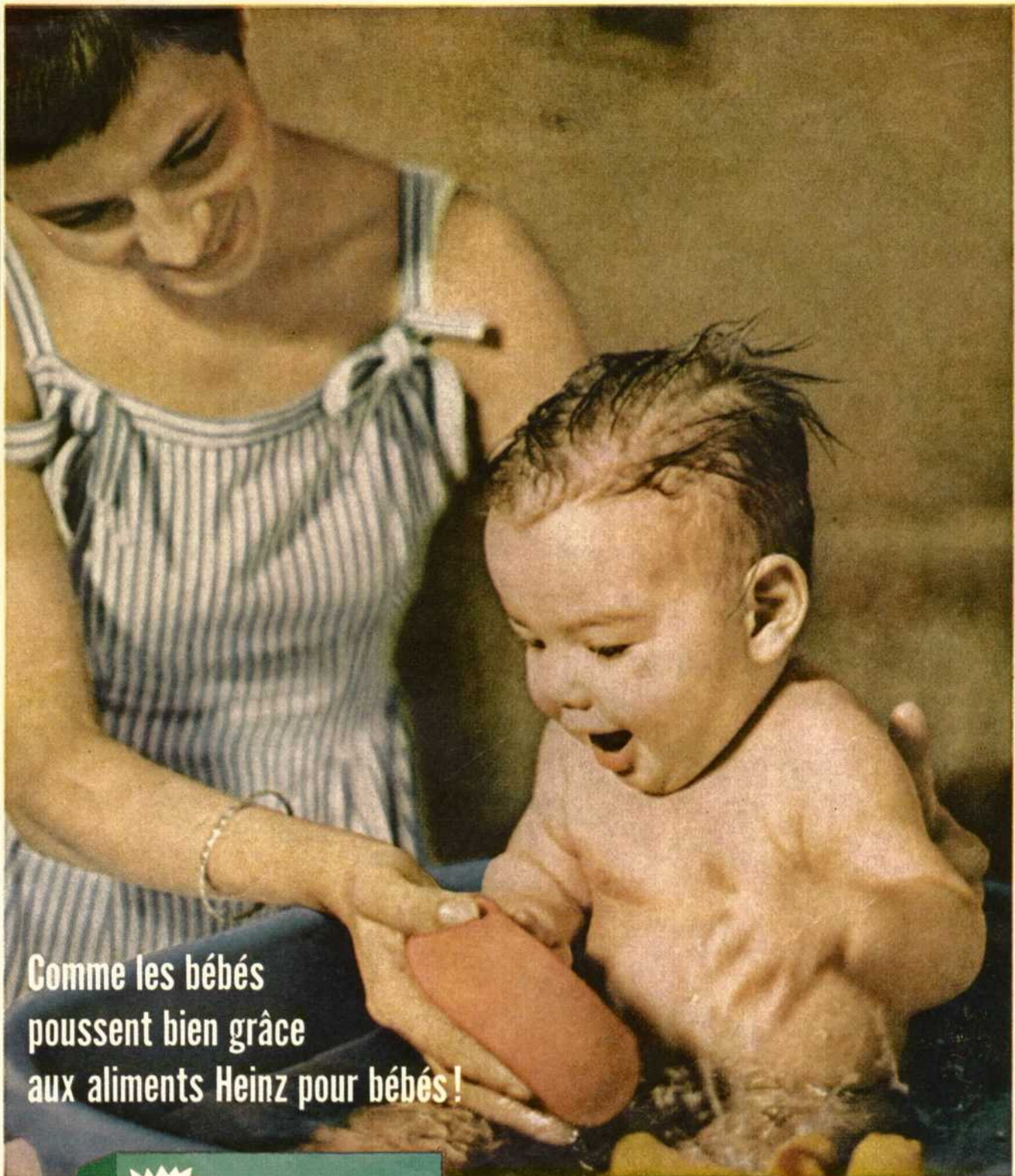
Nous sommes, croyez-nous, très peïnés de ne pouvoir vous aider chacun en particulier et souhaitons de tout coeur que dans un avenir pas trop éloigné d'autres couples moniteurs seront prêts, dans tous les coins de la province, à apprendre aux ménages à régulariser naturellement les naissances.

(signé) Les responsables de l'équipe Seréna
* Ces volumes sont en vente aux Editions Ouvrières, 1575a, rue Saint-Denis, Montréal.

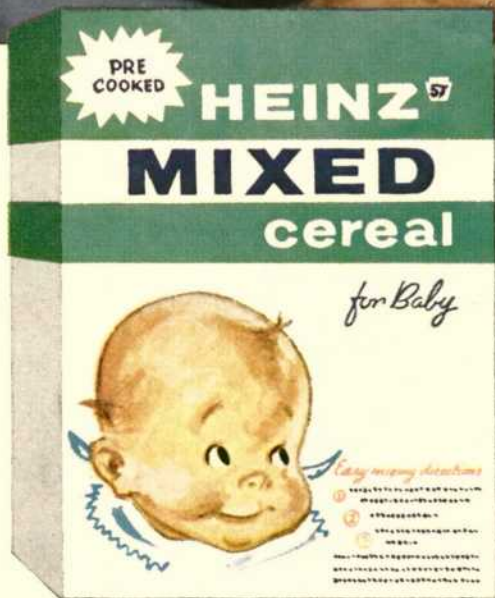
PRECIS DE LA METHODE DES TEMPERATURES, \$1.10, port inclus; L'AMOUR HUMAIN ET LA REGULATION DES NAISSANCES, \$0.60, port inclus; POUR MIEUX AIMER, \$2.20, port inclus; LA TEMPERATURE GUIDE DE LA FEMME, \$2.75, port inclus.

Solution du mois précédent.

| | | | | | | | | | | | | | | | | | |
|----|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 1 | P | H | O | T | O | L | I | T | H | O | G | R | A | P | H | I | E |
| 2 | E | S | A | T | I | N | A | E | U | M | E | E | C | | | | |
| 3 | N | B | M | E | S | S | U | R | T | E | T | M | A | | | | |
| 4 | D | E | S | I | R | B | E | B | E | S | R | I | M | E | R | | |
| 5 | E | T | E | S | R | P | A | T | E | S | T | O | U | | | | |
| 6 | R | O | C | L | A | S | N | I | M | E | S | I | T | E | | | |
| 7 | I | N | L | I | B | E | R | C | E | T | G | E | L | | | | |
| 8 | E | C | A | L | A | M | I | T | E | S | A | R | A | E | | | |
| 9 | D | E | G | A | T | V | A | N | E | L | A | Y | E | | | | |
| 10 | T | S | O | S | P | E | N | T | A | G | O | N | E | R | | | |
| 11 | R | E | N | F | E | R | E | R | A | R | D | S | A | | | | |
| 12 | O | S | T | H | E | L | A | S | E | R | S | P | O | T | | | |
| 13 | U | S | E | R | E | T | I | E | R | D | V | A | R | I | | | |
| 14 | S | O | R | E | L | E | N | T | E | R | P | E | N | T | E | | |
| 15 | S | R | N | I | L | E | T | A | D | U | R | E | R | | | | |
| 16 | E | E | N | O | U | E | E | A | O | R | T | E | E | | | | |
| 17 | S | U | R | E | N | C | H | E | R | I | S | E | U | S | E | S | |



**Comme les bébés
poussent bien grâce
aux aliments Heinz pour bébés!**



Demandez à Madame Gauthier

Elle sait que les céréales Heinz sont plus lisses, plus faciles à mélanger! Il lui suffit de verser un peu de lait dans un petit plat et d'y ajouter graduellement la céréale. Les légers flocons se transforment rapidement en une préparation lisse et crémeuse. La saveur fine et naturelle des céréales Heinz plaît aux tout-petits. Et elles sont très nourrissantes... comme tous les aliments Heinz. Servez sans tarder quelques-unes des 5 céréales Heinz pour bébés à votre petit en les alternant. Servez, en toute confiance, les aliments Heinz à votre bébé. Ce sont les préférés des mamans canadiennes!

ALIMENTS HEINZ POUR BÉBÉS

Bébé en bénéficie aujourd'hui... et pour toute sa vie

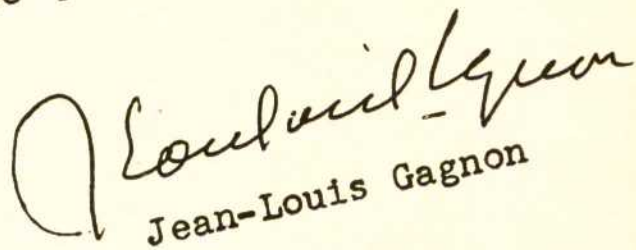
SAMEDI

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS/DEPUIS 1889/MENSUEL 20 CENTS

NOTE DE SERVICE

Tous les services concernés étant d'accord,
il est entendu que Le SAMEDI sera relancé le
15 janvier prochain. Le SAMEDI ^{sera} ~~doit être~~ un
magazine populaire, actuel, intégré au milieu,
mais également typique de ce qu'on appelle
partout au Canada "la révolution tranquille du
Québec".

Je demande à tous les membres du personnel de
ne rien négliger pour que ce premier numéro du
nouveau SAMEDI soit déjà révélateur de ce que
nous voulons faire - de ce que nous ferons
ensemble.


Jean-Louis Gagnon